

ARMAND LAJUS
CYRILLIQUÉ BEURNE
ÉDITEUR

MAURICE BOIGEY
L'ÉLEVAGE
HUMAIN

“ Aux Maîtres de la Jeunesse ”

II

Réforme intellectuelle
Réforme morale



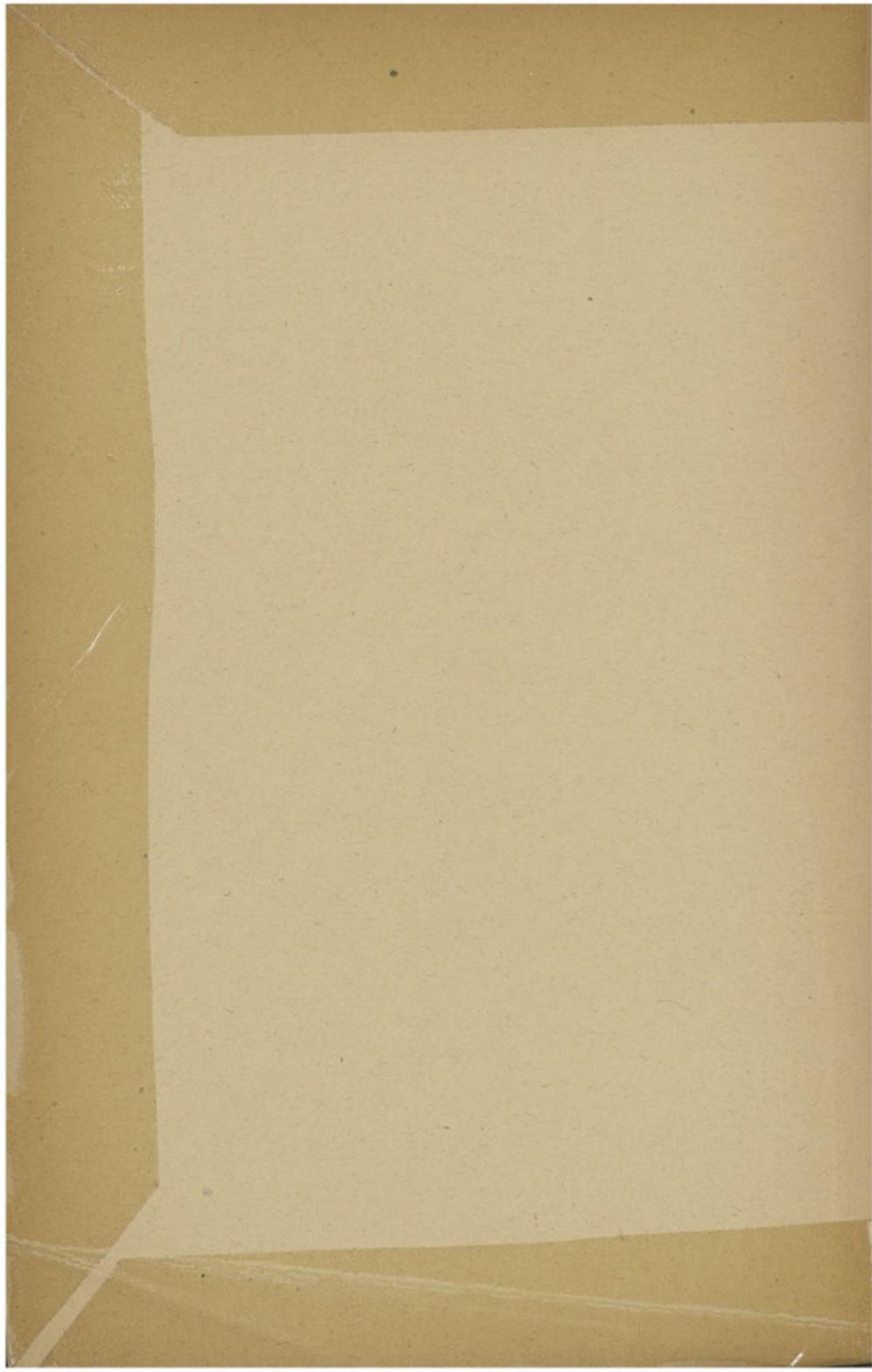
PAYOT & C^{ie}
Paris

Université Lille2 Bib.de la F6SEP



3 2227 30 005 570 5

Deuxième Mille



AMANDUS
GYMNASTIQUE MÉDICALE
de Lille

Bibliothèque

HI
EP C 17
Bois

L'ÉLEVAGE HUMAIN

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Copyright by Payot et C^o, 1917

D^r MAURICE BOIGEY

STAP
STATIRE

L'ÉLEVAGE HUMAIN

II

RÉFORME INTELLECTUELLE
RÉFORME MORALE



PARIS

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

—
1917

Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR :

L'Élevage humain

Volume I. Formation du corps. — Éducation physique. 1 vol. in-16, chez PAYOT. 3 50

Introduction à la Médecine des Passions

1 vol. in-16, chez ALCAN. 3 50

Ateliers de Travaux publics et Détenus

1 vol. in-12, chez MALOINE (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques).. 4 fr.

PREAMBULE

Le temps reviendra de nous attarder à des méditations réparatrices. Pour nous qui avons vu s'amonceler les ruines, nous nous fions au temps pour faire revivre ce qui doit revivre.

L'heure des disputes stériles est passée. Les hommes durement avertis et fortement retrempés cherchent à se retenir à quelque chose qui soit un renouvellement. Dans cette société contemporaine où l'âme se dispersait tant et qui paraissait caduque à nombre d'esprits ardents, on voit poindre partout les symptômes innombrables d'une renaissance nationale.

Pour un temps, au moins, les faux docteurs n'auront plus droit de cité parmi nous. Leurs temples ne sont plus que des masures encombrant le sol. La civilisation latine était captive, malade: elle s'est libérée et guérie. Ses ennemis la représentaient, allant de chute en chute, jusqu'à s'oublier et à se renier. Par le sang versé, elle a repris conscience de la grandeur de sa tâche. Des générations neuves sont entrées en scène. Elles ont déjà abordé la vie avec une énergie physique et morale appliquée non plus aux gestes, mais aux seuls actes utiles et forts.

Finies les mortes créations échafaudées contre nos traditions et notre bon sens. La réalité inexo-

nable et terrible a violemment réfuté les utopies de l'union universelle. Ses protagonistes se sont longtemps maintenus par une certaine attitude, en affectant de ne pas voir l'anéantissement de leurs théories. Une nation qui veut vivre doit être forte par le nombre de ses enfants autant que par la puissance et la clarté de son génie.

J'ai recherché dans cet ouvrage les conditions qui assureront toujours aux hommes la perfection de la santé physique et morale. Il n'échappera pas, je pense, au lecteur que mes conceptions n'ont pas leur origine dans les fallacieux mirages du sentiment ou de l'imagination, mais qu'elles ont été tirées des entrailles même des faits et qu'elles sont l'expression de la raison des choses.

Presque à chaque page sont envisagés les rapports de l'être moral et de l'être physique. Il m'eût été facile de beaucoup agrandir le cadre de ce livre, car la matière traitée est d'importance. Mais c'est volontairement que j'ai ramené mon sujet à des éléments très simples et que j'ai seulement tracé les lignes maîtresses d'un raccourci.

Je ne livre donc au public qu'une esquisse.

J'aurais voulu la rendre plus digne de lui. Mais telle qu'elle est, elle renferme, je crois, des idées utiles. Si demain les hommes de foi et de sacrifice qui ont défendu la cause du droit et de la civilisation retirent certain fruit de sa lecture, l'avantage de les avoir orientés dans une voie propice au développement de la race et d'eux-mêmes sera pour moi la plus douce des satisfactions.

M. B.

CHAPITRE PREMIER

LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE MILIEU DE CULTURE DE L'ÊTRE HUMAIN

Les deux écoles : celle de la foi et celle de la pensée libre.
— L'école de l'indépendance. — Fatalité d'une évolution sociale progressive. — Scepticisme et optimisme. — Nécessité d'une morale rationnelle.

Voici un enfant qui a échappé à toutes les causes de destruction accumulées sur sa tête. Il naît, il respire, il vit, il grandit. Il porte en lui une hérédité puissante de tendances, de goûts, d'appétits et de passions. La société moderne s'offre à lui, il en fait partie intégrante; il devra adopter une ligne de conduite conforme au fonds d'idées que lui ont transmis ses ascendants, conforme aussi à son éducation et aux exigences du milieu social dans lequel il vit. Il prête l'oreille aux paroles qu'on prononce autour de lui. Un homme vient qui l'attire et l'instruit des croyances de ses ancêtres; il lui vante la puissance du prince; il l'exhorte à professer une grande considération pour la religion;

il s'efforce de lui enseigner une histoire expurgée des épisodes révolutionnaires, de le détourner des livres de la libre pensée; il lui recommande de prier, de jeûner, d'aller aux offices et d'obéir à l'autorité; il cherche à l'édifier par la lecture de la vie des saints et par des récits de miracles; il l'incite à faire l'aumône aux pauvres diables. Par cet ensemble de moyens et de pratiques, il lui promet la paix du cœur et le bonheur sur terre, en attendant une éternelle félicité.

Toute la vie politique et sociale, chez les peuples les plus civilisés comme les plus primitifs, est pénétrée par l'idée religieuse. Chaque homme appartient à une religion et, dès l'enfance, fait partie d'une confession déterminée. Il participera aux exercices d'un culte et contribuera plus tard à son entretien. La religion qui s'est emparée de lui dès son entrée dans la vie, l'accompagnera obstinément jusqu'à sa mort et ce n'est qu'au milieu de symboles et d'inscriptions de nature religieuse qu'il pourra reposer dans la terre. On lui montrera bien quelques soi-disant libres-penseurs, mais il constatera que la plupart d'entre eux restent dans le giron de l'église à laquelle leurs parents ont appartenu, qu'ils suivent les rites d'un culte véritable, qu'ils vont même fort sagement à la messe, qu'ils se marient à l'autel, font baptiser et confirmer leurs enfants et appellent enfin le prêtre à leur chevet.

A l'exemple de ses ascendants, notre enfant portera en lui la foi en des puissances surnaturelles. Qu'il le veuille ou non, dans les derniers réduits de son âme survivront toujours les croyances et

les rêveries qui distinguent l'homme de la bête. A côté de lui, se feront peut-être entendre des voix qui proclameront que l'idée religieuse, loin d'être une notion essentielle, n'est qu'une simple forme de notre pensée. Mais il ne les écouterá pas. Il préférera les vieilles rêveries si chères qui ont bercé son enfance et auxquelles il demeurera profondément attaché.

Il réfléchira au problème de l'âme, cette immortelle habitante du corps. Elle sera pour lui colombe, papillon, souffle ou ombre. Par une orgueilleuse illusion, il se persuadera que les définitions ressassées la lui représentent sous une forme claire et intelligible. Par un prodige d'abstraction, il fera entrer dans des formulés, les idées du néant et de l'infini. Il arrivera à la notion d'une résurrection corporelle des morts et à l'idée plus subtile encore de l'immortalité de l'âme.

L'éclosion de ces concepts sera d'autant plus facile qu'ils se développeront dans la sphère de l'inconscient où ils se trouvent en germe. Cet enfant est incapable de changer la physionomie intime de sa pensée, car il la tient de ses ascendants et l'hérédité est un joug auquel il ne peut se dérober. Cent mille générations ayant adopté une certaine habitude de penser, il pensera comme elles.

Dans la lutte pour la vie, il se cramponnera à la foi comme à un bouclier. Il sera heureux de sentir à ses côtés des frères pourvus de la même arme que lui; il liera volontiers sa propre destinée à la leur; il sera rassuré de sentir à ses côtés des compagnons de lutte; il obéira à des chefs avec

joie, mais il ne sera jamais de ceux qui méprisent les routes battues, endossent de hautes responsabilités, deviennent conducteurs de peuples et se forgent une destinée particulière. Dans toutes les situations difficiles de la vie, il aura recours à une arme solide, la prière, et ne désespérera jamais, sachant que certains mots ou certaines invocations peuvent détourner de lui le danger.

Dans son âme, comme dans celle de chaque homme, bouillonnera le besoin d'un idéal qu'il poursuivra peut-être inconsciemment et qu'il identifiera avec un être supérieur, sublime, immortel, capable de transformer en une éternelle existence l'étroite, la misérable et la brève vie humaine.

Si cet enfant est issu du peuple, ce n'est que par la religion qu'il s'élèvera à une existence plus haute; l'église sera sa salle de fête, le prêtre, son intermédiaire avec Dieu. C'est au temple qu'il se sentira surtout homme au milieu des hommes, qu'il s'élèvera au-dessus de l'animal qui mange, vit, reproduit et meurt, qu'il aura le loisir d'oublier un instant la lutte pour le pain et de descendre en lui-même. Les vastes voûtes de l'église lui appartiendront autant que son modeste logis. Il lui sera doux de se sentir parmi les croyants, membre, au même titre qu'eux, d'une puissante communauté, et de se mêler, par des genuflexions et par des signes convenus, aux exercices du culte. Enfin, la seule parole élevée qu'il aimera entendre, parce qu'elle atténuera la lourdeur habituelle de sa pensée, sera celle qui viendra de la chaire sacrée.

Mais il se peut que cet enfant ait prêté l'oreille à d'autres enseignements et que, devenu homme, il ait sondé les raisons historiques, physiologiques et psychologiques des choses. Alors, sans tenir pour mensongère la croyance traditionnelle en Dieu, en l'âme et en l'immortalité, il la pourra considérer comme une faiblesse sincère, une infirmité de bonne foi, une habitude de penser, une sentimentalité de crainte qu'on soustrait pieusement à l'analyse raisonnable. Il apprendra que la Bible n'a été formée que par la juxtaposition d'écrits fort différents dans leur origine, leur caractère et leur contenu. Superstitions de la vieille Palestine, fables hindoues ou persanes, réminiscences de doctrines égyptiennes, poèmes érotiques et patriotiques, chroniques historiques sans précision : voilà ce qu'on distingue le plus clairement dans ce livre chaotique qui n'a même pas le privilège d'être antérieur aux Védas et à une partie des Kings. Cet enfant lui préférera les chants d'Homère, de Dante, de Shakspeare, de Corneille, d'Hugo. Il sera sans doute choqué de trouver à chaque pas, dans l'Ancien Testament, l'évocation d'un Dieu altéré de vengeance et dans le Nouveau, des paraboles comme celle de l'ouvrier de la dernière heure ou des épisodes tels que ceux de Madeleine et de la femme adultère.

Il saura que le culte des chrétiens dérive de celui des juifs, lequel n'était qu'une réminiscence de celui des Egyptiens, lequel avait procédé du mysticisme bouddhique, lequel enfin était sorti du culte du soleil célébré par les Aryas. Et pour ces raisons, il hésitera à répéter des génuflexions et

des gestes imaginés, il y a des milliers et des milliers d'années, à l'âge de pierre, sur les bords du Gange, par des hommes incultes.

Comme il s'intéresse aux choses de son temps, il sera peut-être le témoin d'une élection papale. Il saura que quelques cardinaux, diplomates et persuasifs, peuvent déterminer les membres du Sacré Collège à nommer un pape de leur choix. Cette élection faite dans des conditions aussi anormales n'empêche pas que la chrétienté tout entière affirme, le lendemain, que c'est le Saint-Esprit qui a choisi tel cardinal pour successeur de saint Pierre. Cet homme qui, du jour au lendemain, peut conférer l'investiture de la sainteté, assurer aux fidèles des récompenses célestes, délivrer les pécheurs de la combustion posthume, dénouer les mariages en lesquels s'est glissé quelque subtil vice de forme, diriger enfin la foudre de Dieu, prétend qu'on ait pour lui des égards supérieurs à ceux qu'on réserve d'habitude aux souverains. Les gouvernements reconnaissent solennellement qu'il possède une puissance digne du plus grand respect, et entretiennent auprès de lui des ambassadeurs.

Les prières apparaîtront à cet enfant, fils du siècle de la science, comme un tissu de compliments, de louanges et de flatteries que Dieu aurait la vanité d'écouter! Il comprendra difficilement qu'il soit possible d'arracher un enfant au diable en l'aspergeant d'eau bénite et d'ouvrir le paradis à un mourant par la vertu de quelques paroles. Il ne comprendra pas davantage que les nouveau-nés sont chargés d'un faute originelle, ni

que Dieu dicta aucun livre à un homme, ni qu'en certaines circonstances des lois naturelles furent suspendues, ni qu'une pâte de farine peut, par la vertu de quelques paroles, se changer en la chair d'un homme mort, il y a deux mille ans, ni que la résurrection d'un mort ait jamais eu lieu, ni qu'il soit possible de délivrer les défunts du feu du purgatoire par des prières rétribuées, ni qu'il soit plus justifié de baiser la mule du pape ou l'anneau d'un prélat que de s'incliner sur le passage du grand lama, ni qu'enfin le clergé contemporain puisse se prendre au sérieux. Il verra dans tout cela le triomphe d'habitudes séculaires.



Selon qu'il sera emporté dans un sens ou dans l'autre, l'enfant dont nous étudions la formation morale adoptera l'une des deux manières précédentes d'envisager le milieu dans lequel il est appelé à vivre. S'il est avec les partisans de la première, il combattra ceux de la seconde et réciproquement. Chez les peuples civilisés, cette lutte désespérée forme le fond unique de la vie politique et intellectuelle de ce temps. S'il prend, au contraire, le parti de n'être ni avec les uns, ni avec les autres, il aura la sensation de vivre dans une obscurité désespérante, au milieu des ruines amoncelées. La contradiction entre les nouvelles conceptions du monde et les vieilles institutions l'attristera douloureusement et il tentera d'échapper à cette souffrance continuelle.

Beaucoup d'hommes pensent qu'il y a deux méthodes pour retrouver la paix perdue et que nous avons le choix entre elles: l'une consistant à retourner résolument en arrière et l'autre à aller résolument en avant. D'autres, également nombreux, croient sincèrement qu'il n'y en a qu'une seule: comme retourner en arrière ou s'arrêter leur paraît également impossible, ils affirment qu'on ne peut qu'aller en avant et plus on marchera vite, plus tôt on atteindra le but, c'est-à-dire le bienfaisant repos.

Lorsqu'il scrutera la raison intime des choses, l'enfant devenu jeune homme, éprouvera le déchirement intérieur qui procédera du contraste entre ses pensées et ses actes les plus obligatoires et les plus ordinaires. Ce conflit incessant entre ses sentiments et leur manifestation le conduira à une dépense d'énergie morale qui est au-dessus de ses forces et qui l'épuisera. Une voix intérieure lui demandera sans cesse raison de tous ses actes et il ne pourra ni lui donner de réponse satisfaisante, ni imposer silence à cette voix. Le perpétuel désaccord entre sa conviction et son hypocrisie lui rendront impossibles le repos et la paix. Triste situation, en vérité, et qui exclut toute possibilité de bonheur, car celui-ci suppose, avant tout, la tranquillité de l'âme.

Demandons à nos fils quels sentiments leur inspire l'humanité contemporaine. Si leurs réponses sont sincères, nous constaterons que malgré l'accroissement de toutes les conditions du bien-être, ils sont plus mécontents, plus inquiets, plus agités, que ne le furent leurs pères. Ils ne sont ni

tranquilles, ni heureux. Si, passant du particulier au général, nous considérons les sociétés, nous n'avons partout que des visions de guerre, de querelles et de révoltes imminentes.

Ici le socialisme ronge les colonnes maîtresses de l'édifice politique. Là bouillonne et fermente la haine des pauvres et des ignorants contre ceux qui possèdent. Les classes privilégiées tremblent de perdre leur puissance et leur influence. Dans tel pays, la monarchie lutte péniblement contre la souveraineté populaire; dans tel autre, les partis politiques se livrent une véritable guerre d'extermination. Les majorités écrasent les minorités qui feignent la soumission avec la rage au cœur et souhaitent jusqu'à la destruction de la patrie, si ce doit être le moyen de sortir d'une situation intolérable. Le quatrième Etat s'apprête en silence à s'emparer des directions publiques. La bourgeoisie voit venir le choc inévitable et se prépare à résister, mais timidement, sans unité de vues, sans espoir de vaincre.

Ce sont là les symptômes divers de la maladie générale d'une époque. Elle est la même dans tous les pays, mais elle porte ici et là des noms différents: socialisme, antisémitisme, libéralisme, fé-nianisme, nihilisme. Elle emplit de malaise, d'irritation, de mécontentement ou simplement de mélancolie l'âme de tout homme qui vit avec son temps. La tristesse et le nervosisme sont les caractéristiques de notre époque, comme la joie naïve était celle de l'antiquité, et la piété, celle du moyen âge.

Ce mal est partout, en littérature, en art, en

philosophie, en politique. Tout le monde fait des efforts inouïs pour s'évader d'un présent désagréable et se soustraire à ses contrariétés; tout le monde nourrit l'idée que tout autre état serait préférable à l'état existant. Le poète qui célèbre avec un lyrisme ardent les joies de l'amour et le romancier qui fouille de sa plume, comme avec un croc, tous les bas-fonds, nous démontrent par des voies différentes que le présent est haïssable.

Le riche n'a plus le sentiment paisible et la joie de la possession. Le pauvre a cessé d'avoir la résignation patiente à la misère qui, pourtant, existera toujours. L'un est devenu craintif et l'autre nourrit de chimériques espérances. Dans les parlements, les quiétistes politiques et les conservateurs sont devenus des phénomènes de rareté; il n'y a plus que des réactionnaires et des libéraux qui exècrent également le présent. Il n'existe plus un homme politique convaincu qu'il est dangereux de toucher aux institutions existantes. Personne n'a la patience de se confier au cours naturel des événements.

Cette conception générale de l'existence réagit sur la vie individuelle. Les hommes s'efforcent par tous les moyens, d'échapper le plus possible à ce présent douloureux. Devant leur impuissance à remonter le cours des âges, devant la lenteur d'un avenir meilleur qui semble indéfiniment reculer, ils sont obligés cependant de s'y arrêter. C'est pourquoi, ils n'hésitent pas à fausser leurs sensations, pour ne pas considérer dans sa réalité le monde qui les entoure. Leur répugnance pour la vérité des faits les pousse aux excitants et aux narco-

tiques. Ils s'empoisonnent de toutes les façons, par l'alcool, par le tabac, par le café, par l'opium, par la morphine; il s'étourdissent de chloral, de chloroforme, de cocaïne ou d'éther.

Dans notre civilisation, où tant de choses sont artificielles, nous abusons des poisons sans nécessité et surtout sans profit évident, par simple besoin de jouissances factices et voulues. Nous recherchons de plus en plus la surexcitation nerveuse et nous trouvons dans certains toxiques et dans les alcaloïdes la matière de suprêmes efforts et de suprêmes jouissances. Ce sont les coups d'éperons qui font bondir le cheval épuisé. Appels imprudents, d'ailleurs, aux réserves vitales, et qui finissent par ne plus être entendus.

Lorsque nous échappons à ce danger, un autre nous guette: le scepticisme. Nous n'avons plus la foi en des principes dirigeants. L'étoile polaire s'éteint, le pôle magnétique s'évanouit, la boussole est devenue inutile. Le scepticisme n'est autre chose qu'une forme du mécontentement général. Lorsqu'on trouve défectueux et qu'on méprise ce qui existe, on considère que tout est vain et que rien n'est digne d'une agitation, d'un effort ou d'une lutte.

Mais, diront les optimistes, ce tableau n'est pas seulement celui du temps présent: il s'applique parfaitement à toutes les époques antérieures. Sans doute, les hommes ont toujours souffert et l'antique âge d'or ne fut qu'une chimère du poète. La douleur est éternelle; elle a été ressentie chaque fois qu'un obstacle a surgi entre le désir et la possession, chaque fois qu'un fossé s'est creusé

entre l'idéal et la réalité... Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire des peuples, on constate qu'il est question, presque à chaque page, de luttes de partis et de révolutions. Mais, jusqu'à ces derniers temps, ces révolutions avaient une étendue et une importance restreintes.

On s'insurgeait contre un maître, un despote, une idée. On regimbait contre l'aiguillon, mais non contre celui qui le tenait. Il n'était pas question de détruire des formes sociales irrationnelles, mais d'intervertir les rôles, de devenir maître et patricien au lieu d'être esclave. Et puis, la certitude du bonheur posthume et d'une vie bienheureuse aidait les masses à supporter presque avec joie tous les maux terrestres.

Aujourd'hui, la religion a cessé d'être la barrière inébranlable opposée à l'esprit de révolte des mécontents. On s'attaque à l'ordre du monde; on met en question la forme existante de la possession individuelle; on trace des plans nouveaux de l'Etat et de la Société.

Pour s'attaquer aussi impétueusement aux institutions, il faut que certains hommes aient bien cruellement souffert. Notre état d'âme actuel n'a pas son équivalent dans le passé. Une seule période dans l'histoire du monde peut, à certains points de vue, être comparée à la nôtre: celle qui correspond à l'agonie du monde antique. On ne croyait plus ni aux prêtres, ni aux enseignements de l'école; les vues des philosophes sur le monde étaient surannées, la vie avait cessé de comporter une logique et une signification. Une invincible lassitude, un incurable ennui, une anxiété

dégénérant en sombre désespoir, caractérisaient l'époque de la décadence romaine. Mais ce désespoir n'était ressenti que par un très petit nombre de privilégiés de l'intelligence. La masse vivait heureuse ou, du moins, indifférente. Aujourd'hui, au contraire, l'immense majorité des hommes civilisés a eu le sentiment de l'approche du cataclysme terrible dont toute l'Europe est secouée.

Les lois naturelles reconnues inattaquables sont en opposition de plus en plus tranchée avec des hypothèses incompréhensibles et indémonstrables. L'homme se rattache sans interruption à la série des êtres vivants et son développement est régi par les lois générales du monde organique. C'est, quoi qu'on puisse dire, la sélection qui a présidé au développement de l'espèce humaine. La lutte pour l'existence constitue toute l'histoire de l'humanité, celle de l'individu le plus humble aussi bien que celle des peuples les plus puissants.

Nous avons beau vouloir nous soustraire à la conception moderne de la vie des sociétés. Nous sommes tous sous son influence. Elle pénètre en nous avec l'air que nous respirons; notre vie en est inconsciemment imprégnée. Nous avons malgré nous des idées et nous éprouvons des sensations que les hommes du dixième siècle n'ont jamais eues ni éprouvées.

Ainsi, véritables fils des temps modernes, nous croyons à la sélection bienfaisante et nous admettons qu'une jeune fille d'un certain rang social choisisse entre deux époux, non celui qui est beau et vigoureux, mais l'individu laid, débile et tout

rabougri, parce que celui-ci est de sa condition, tandis que le premier est d'un rang social inférieur! Nous proclamons que la lutte pour l'existence est le fondement de tout droit et nous passons notre temps à faire des lois qui entravent le libre jeu des énergies individuelles! Non seulement les forts ne peuvent librement assurer leur triomphe, mais leur victoire naturelle sur les faibles peut leur être imputée comme un crime et les conduire à l'échafaud! Notre vie entière est un constant désaveu de nos idées et de nos convictions.

Nous sommes les acteurs d'une fatigante comédie qui, en dépit de l'habitude, nous dégoûte ou nous laisse profondément attristés. Certes, l'ignorance peut très bien se concilier avec les institutions, quelles qu'elles soient. Mais quand on a la sensation de vivre au milieu de simulacres vains, on subit les accablements qui s'empareraient d'un homme enfermé dans une prison éternellement privée d'air et de lumière.

Pour rompre avec cette contradiction constante entre nos idées et nos actes, avec le pessimisme et le scepticisme, ces deux plaies du monde civilisé, pour mettre un terme à ce conflit intolérable et retrouver la joie de vivre, pour édifier sur des bases inébranlables une morale harmonisée avec le fonctionnement même de l'organisme humain, il faudrait que chacun de nous adaptât ses aspirations à ses véritables besoins. Mais quel homme a cette science et cette sagesse?

CHAPITRE II

LES FONDEMENTS DE LA MORALE

La morale basée sur l'étude de l'organisation matérielle de l'homme. — Impossibilité de séparer le physique du moral. — L'homme porte en lui, dans sa constitution physique, les règles morales de son existence. — L'équilibre des fonctions est la condition même d'une vie morale.

On abandonne volontiers l'étude des besoins matériels aux médecins et aux hygiénistes. Ce sont les philosophes et les moralistes qui font des besoins spirituels et moraux le thème habituel de leurs entretiens. Voilà le mal.

Il n'est pas un besoin moral qui pourrait se passer de l'organisation matérielle. Il n'est pas une faculté dont le jeu régulier ne suppose l'intégrité du cerveau. Ceux qui veulent diriger la conduite de l'homme sont bien forcés de tenir compte de son organisation matérielle. Nos besoins moraux et intellectuels sont liés étroitement à cette organisation. Ils se développent avec elle, partagent son sort, sont frappés des mêmes imperfections, se dérangent quand elle souffre et périssent avec

elle. Il est impossible de séparer le physique du moral; il ne faut pas songer à régulariser l'un sans l'autre.

Cessons donc délibérément de traiter l'homme comme un être abstrait et de ne nous adresser qu'à son intelligence. Rappelons-nous qu'il demeure un être longtemps instinctif et sensible avant de devenir raisonnable et qu'il est mû plus souvent par ses besoins de première nécessité que par son intelligence.

Séparer les règles de direction pour la vie animale des règles de l'éducation morale est une erreur qu'il faut se décider à ne plus commettre. Que sont les principes moraux qui ne tiennent pas compte des conditions corporelles de l'homme? Ils ne produisent qu'une morale abstraite, bonne pour les méditations du cabinet et non pour la pratique.

C'est en partant de l'organisation humaine, c'est en déterminant les besoins et les facultés qui en découlent, que le moraliste peut justifier toutes les règles qu'il trace. Il lui sera toujours facile de prouver jusqu'à l'évidence que les devoirs les plus sévères, que les actes du plus généreux dévouement sont liés étroitement, quand la raison les impose, à l'intérêt direct et au bonheur de celui qui les pratique.

La philosophie a, plus que jamais, besoin d'apprendre la physiologie pour en introduire dans ses études l'esprit méthodique. Les travaux de la pensée qui prétendraient se soustraire désormais à cette alliance sont vouées à la stérilité.

La physiologie étend son influence jusque sur

l'éducation, jusque sur les sciences morales au sein desquelles elle pénétrera de plus en plus profondément.

Depuis des siècles les philosophes plaident pour l'esprit ou pour la matière. Entre ces deux doctrines de guerre, n'est-il point de place pour une doctrine de paix? A quoi leur sert de se poser des questions si propres à diviser les opinions? Que n'étudient-ils plutôt les phénomènes apparents de la vie de l'homme pour en déduire les lois de son existence. Quand ils connaîtront l'être humain tel qu'il est dans ses organes et dans ses fonctions, ils pourront s'aviser de dissenter sur lui avec exactitude.

Il n'est pas de logique en dehors de celle qui commande d'aller du connu à l'inconnu, de l'homme tel qu'il nous paraît être à l'homme tel qu'il est au fond, des organes aux fonctions, de la physiologie à la psychologie.

Dans l'organisation qu'il présente, l'être humain reçoit des impressions et il réagit. Entre l'impression et la réaction, point n'est besoin d'interposer soit l'immatériel, idée négative, soit la matière, idée abstraite. L'usage de nos fonctions par quoi se manifeste notre vivante activité a été laissé tout entier à notre libre arbitre ou plutôt à notre choix éclairé. En connaissant bien nos fonctions, en découvrant leur véritable but et en nous efforçant de l'atteindre sans le dépasser, nous obéissons à la loi naturelle, nous sommes moraux; car notre vie ne doit être que l'accomplissement de la loi de notre nature.

Cette haute sagesse seule, fait naître dans les

cœurs une tolérance éclairée qui ne pallie pas le mal, qui n'excuse pas le coupable, mais qui, s'élevant au-dessus des contingences, cherche à découvrir la loi directrice de chacune de nos actions et lui assigne une place dans l'accomplissement de la destinée humaine.

Revenons à l'étude de l'homme, tel qu'il se présente à nous, avec ses besoins et ses facultés, ses peines et ses joies, ses misères physiques et morales. Délaissons, au contraire, celle de l'homme abstrait, si cher aux philosophes.



Jadis, quiconque moralisait, prétendait s'appuyer sur l'autorité divine. Certaines religions ont tiré l'obligation des devoirs de la crainte des châtimens posthumes ou de l'espérance intéressée des jouissances paradisiaques.

Mais l'histoire nous apprend que tout culte a son temps, et, quand ce temps est fini, s'il ne change pas de forme, il périt. Aux prêtres des dieux ont succédé les apôtres de la raison, non moins despotiques et non moins ambitieux que leurs devanciers. Ce n'est plus la divinité, disent-ils, qui doit régner sur l'homme, mais la raison, expression de l'intelligence souveraine. Or, cette raison, ils veulent en être les interprètes et prétendent l'imposer aux autres hommes.

Nous pensons qu'il est inutile de changer de maître. Cette raison n'est qu'un autre tyran auquel il répugne souvent de s'abaisser jusqu'à

compter avec la nature humaine. Ces prêtres nouveaux nous ont présenté une loi du devoir qui nous est apparue inexplicable et abstraite et qui ne dérive ni de nos besoins, ni de notre constitution.

La raison abstraite demeure étrangère à ce monde. Elle n'est pas plus faite pour nous imposer une ligne de conduite que la foi crédule et irréflective.

Ce n'est pas dans le vide des abstractions qu'il faut chercher les principes d'une morale. L'histoire naturelle de l'homme peut seule nous dire comment la moralité s'introduit dans les actes de la vie. Rien n'est arbitraire dans notre organisation; rien ne doit l'être dans nos fonctions. Nous portons en nous, dans notre constitution même, la loi morale de notre existence.



Cessons d'errer à l'aventure et de juger arbitrairement. Ce qui nous intéresse, c'est notre propre vie, ce qu'elle est en réalité, et non ce qu'elle paraît être. La nature crie sans cesse à l'homme: « Observe-moi! Devine mes secrets! Apprends à me connaître et tu seras meilleur! » La nature nous a donné une certaine organisation, certains besoins et l'activité nécessaire pour les satisfaire. Nous avons des organes doués de vie, impatientes d'action et nous ne chercherions pas à connaître quels ils sont, comment ils se lient et se soutiennent mutuellement, l'action qui leur convient et celle qui leur est nuisible! Ou bien, dans un or-

gueil insensé, nous prétendrions connaître nos besoins sans avoir une idée de nos organes, déterminer l'effet sans rechercher les causes!

Les premiers hommes avaient peuplé la terre et le ciel d'innombrables divinités. Le Christianisme a dépossédé tous ces dieux subalternes pour n'en reconnaître qu'un seul. Fût-il moins religieux pour cela? Hier, l'homme expliquait tout par des raisons supra-terrestres. Lorsque Franklin eut dérobé au ciel son feu, ce ne fut plus une impiété de reconnaître dans le tonnerre, l'effet d'une décharge électrique entre deux nuages. Le mystère fut reculé et, sur un point, la divinité cessa de servir de voile à notre ignorance.

A quoi nous sert d'inculquer à l'homme de notre temps des préceptes abstraits de morale? Que ne lui enseigne-t-on plutôt la loi des causes qui le poussent au bien et au mal. Car, malgré l'influence du libre arbitre, il y a, ici encore, des lois.

L'homme présente tous les contrastes. Le plus pervers a toujours à revendiquer quelque bonne action et les meilleurs d'entre nous, ont à se reprocher des actes contraires à leur conscience et des faiblesses indignes d'eux. Il n'est personne qui fasse toujours le mal ou pratique sans cesse le bien.

L'être humain a des besoins résultant du fonctionnement harmonique de ses organes. Il veut les satisfaire et, dans ce but, il parle et il agit. Dès qu'il sait ce qu'il fait, il encourt la responsabilité de sa parole et de son action. En langage ordinaire, on dit qu'il se décide pour le bien ou le

mal, qu'il devient vertueux ou criminel. En réalité, il accomplit ou il viole sciemment la loi de son organisme. Déterminer l'activité normale de nos facultés, c'est assigner ses limites à la loi morale.



La première obligation est donc de vivre dans un équilibre fonctionnel aussi parfait que possible. Le sage est celui qui respecte son corps, en connaît tous les besoins, en comprend l'harmonie et se soumet à ses lois.

Le passionné est celui qui méconnaît le véritable but de ses besoins, se laisse entraîner à dépasser ce but, s'expose par là à détruire l'harmonie de ses fonctions, à troubler l'ordre de son économie, à bouleverser les conditions même de son existence en sacrifiant tous ses besoins à l'un d'eux.

Une loi d'équilibre préside à nos actions. Aucune faculté, quelque supérieure qu'elle soit, n'a le droit de se substituer à une autre. Tous les besoins existent au même titre. Ceux d'intelligence ne sont pas supérieurs aux autres, ils ne doivent pas les dominer à leur profit, les étouffer ou les anéantir. Cette conception sacrilège conduit à des désobéissances forcées. L'histoire est là qui en témoigne. C'est ainsi que certaines religions ont ordonné à leurs ministres de faire taire le besoin de reproduction. Pour quelques-uns, martyrs de l'idée, qui ont obéi à cette loi contre

nature, combien d'autres l'ont en secret transgressée!

La loi morale n'a pas besoin d'être imposée. On la trouve inscrite dans l'admirable organisation physique de l'homme.



Pourquoi dire: « Tout n'est que matière; au delà de ce que nous voyons, de ce que nous sentons, il y a l'inconnaissable, et la matière explique tout. »

Pourquoi dire: « Au delà de la matière est l'esprit qui anime la matière, inerte par cons titution, qui pense, qui sent, qui veut. »

Dans le premier cas on pose en principe l'idée abstraite de la matière; dans le second, on part de l'idée négative d'immatériel et d'infini. De part et d'autre, on s'abuse sur les mots, on est dupe du langage.

Il est préférable de partir du fait positif de l'existence des corps vivants. L'étude de leurs caractères, l'observation des changements qu'ils subissent, leurs mouvements, leurs actes, les circonstances qui accompagnent leurs modifications, permettent de constituer une science positive antérieure à la science de l'être en général et de déduire les lois qui régissent ces corps vivants.

Les besoins de l'homme sont autant de puissances actives tendant à un but qui peut n'être jamais atteint ou, au contraire, être dépassé. La seule recherche vraiment digne d'intérêt est de démêler les règles qui dirigent ces puissances et

d'assigner à chacune d'elles sa place dans la hiérarchie fonctionnelle.

Il existe des besoins primitifs. L'homme est porté à agir pour les satisfaire. Sa conduite sera morale, s'il maintient son activité dans les limites physiologiques.

La physiologie devient ainsi la base de la morale humaine, et cette base peut rivaliser en solidité avec n'importe quelle science d'observation.

Au surplus, les grands réformateurs dont les enseignements soulevèrent les peuples, Confucius, Jésus, Mahomet, ne tracèrent jamais à leur disciples d'autre ligne de conduite que celle qui s'inspirait des véritables besoins de la nature humaine. Si les morales chrétienne et musulmane nous semblent être aujourd'hui en contradiction, sur quelques points, avec la morale naturelle, c'est parce qu'au cours des siècles, des disciples, aveuglés par un zèle intempestif, ont déformé les enseignements du maître, disparu depuis longtemps.

CHAPITRE III

ÉDUCATION DES INSTINCTS

Limites de satisfaction des besoins instinctifs. — Le besoin d'oxygène. — Le besoin de nourriture. — Le besoin de mouvement. — Le besoin de calorique. — Le besoin d'exonération. — Les penchants naturels à la lutte et à la possession. — L'instinct d'affection.

Les nécessités primordiales de l'existence humaine se manifestent, sans interruption, de la naissance à la mort, par des besoins instinctifs. L'homme respire, se nourrit, se débarrasse du superflu de sa nutrition, agit, s'accommode d'une certaine température, et non d'une autre. Les besoins de respiration, d'alimentation, d'exonération, de mouvement et de calorique avec lesquels la volonté n'a rien à démêler, sont des conditions de vie si impérieuses que, sans elles, l'homme n'est plus.

Il est superflu, par conséquent, de chercher à prouver que l'homme a le droit de satisfaire de tels besoins. Mais cette satisfaction a des limites. De l'extension de ce droit naturel et primitif naissent des devoirs.

I. — Ce n'est pas ici le lieu d'étudier, à propos de la respiration, l'hygiène de la fonction respiratoire. Cette fonction ne saurait être suspendue seulement pendant quelques instants sans danger pour la vie. Toute matière vivante émet de façon incessante des quantités de chaleur parfois importantes. Les phénomènes de la vie sont analogues à ceux de la combustion. Le sang est l'intermédiaire obligé entre les cellules vivantes de nos tissus et le monde extérieur. C'est en lui qu'elles puisent l'oxygène qui leur est nécessaire et qu'elles rejettent les déchets qu'elles ont formés. Ainsi vicié par les produits de la combustion organique, le sang veineux doit venir se revivifier au contact de l'air. Un organe spécial, le poumon, préside à l'aération du liquide nourricier. C'est là que le sang veineux, amené par l'artère pulmonaire, se débarrasse de l'excès d'acide carbonique qu'il contient et se charge d'oxygène. Redevenu sang artériel, il retourne par l'aorte et les autres artères distribuer sa provision d'oxygène à tous les organes du corps, pour y entretenir le feu de la vie.

Cet admirable cycle des combustions organiques s'exécute en quelque sorte par habitude, et, en tous cas, à l'insu de la volonté.

Bien qu'il semble impossible que, dans de pareilles conditions, l'homme puisse restreindre ou suspendre ce besoin ou en abuser, il est un fait d'observation incontestable, c'est qu'il s'en préoccupe fort peu.

Il respire généralement mal et beaucoup d'individus, de leur naissance à leur mort, s'asphyxient

lentement, alors qu'ils ont là, à portée de poumon, si l'on peut ainsi parler, l'oxygène, c'est-à-dire l'aliment le plus indispensable à la vie, et ils l'ont pour rien. Il suffit de le vouloir capter abondamment par des mouvements respiratoires appropriés!

Mais il n'est pas cinq hommes sur dix qui *sachent bien respirer!*

II. -- Le besoin d'aliment est aussi essentiel que le précédent. Il a conduit les hommes à de singulières aberrations et aux abus les plus caractérisés. La sensation toujours vive, toujours neuve et cette jouissance sensuelle qui s'attache à la satisfaction de ce besoin nous mèneraient insensiblement, si nous n'y prenions garde, d'abord à la gourmandise, ensuite à l'ivrognerie, enfin à la tombe. *Plures gula tulit quam ferrum*: la gourmandise a moissonné plus d'hommes que le fer n'en a tué.

Il varie suivant les latitudes et suivant les saisons. Un Anglais mange deux fois plus qu'un Arabe. En été, nous consommons moitié moins qu'en hiver. Ce serait donc une erreur d'imposer à tous les hommes la même morale relativement à la satisfaction de ce besoin.

Il n'en est aucun qui commande plus énergiquement l'obéissance à ses ordres. Lorsqu'elle est violemment ressentie, la faim crie et fait taire les autres sentiments. Elle montre dans son horreur l'effroyable égoïsme de l'homme que rien ne fléchit, qui veut vivre, vivre malgré tout, aux dépens de son semblable et, s'il le faut, aux dépens de sa chair encore palpitante.

De ce que le besoin d'alimentation est impérieux, de ce qu'il demande à être immédiatement satisfait, de ce qu'il est aveugle, de ce qu'il tend à dominer notre volonté et à opprimer toutes nos autres facultés, il en résulte qu'il ne faut ni lui céder, ni lui obéir servilement, sous peine de tomber dans le pire des esclavages.

Il ne faut être ni totalement carnivore, ni totalement végétalien. L'organisation corporelle de l'homme tient le milieu entre celle des carnivores et celle des herbivores. On ne peut donc légitimement exiger le régime végétalien intégral que dans un but d'hygiène individuelle, pour un cas particulier, et non comme règle générale.

On reconnaît qu'on est demeuré dans les limites véritables du besoin de nutrition lorsqu'après avoir satisfait ce besoin, on conserve la lucidité de son intelligence et l'empire de sa volonté. Quand on quitte la table, apte au travail intellectuel et maître de ses résolutions, on n'a fait qu'exaucer le vœu de la nature.

III. — Du besoin de débarrasser l'organisme du superflu de la nutrition, je ne dirai qu'un mot pour protester contre les convenances sociales qui imposent à cet égard des règles dont notre santé a quelquefois à souffrir. Il s'agit là d'un instinct conservateur aux sollicitations duquel il faut céder. Ceci ne devrait pas avoir besoin d'être dit, mais je l'écris pour les pédagogues auxquels sont confiés nos enfants.

IV. — Le besoin de mouvement est primitif. Il agite l'homme dès le troisième mois de sa vie, bien longtemps avant qu'il ne respire. Plus tard il

dirige nos bras vers le sein nourricier. Dans le premier tiers de l'existence, il devient si impérieux que l'immobilité est alors pour nous le plus intolérable supplice. Dans l'âge mûr, il aide à l'exécution de nos projets. Dans la vieillesse, il s'éteint progressivement jusqu'à ce que la mort nous procure le repos définitif.

Sans verser dans l'exagération des fakirs qui passent leur vie entière, livrés à la méditation, dans l'immobilité des statues, il importe que l'influence d'une juste volonté nous aide à maintenir ce besoin naturel dans des limites convenables. En tout cas, l'éducation doit permettre à l'enfant, souvent dans la journée, de s'y livrer en toute liberté.

V. — Parlerai-je du besoin de calorique? Lui aussi varie, suivant le pays, les races et les âges. La température organique d'un nègre étant la même que celle de l'esquimau, on comprendra sans peine que le besoin en calorique soit fort différent à l'équateur et au pôle. Au surplus, il exerce une influence incontestable sur la durée de la vie et sur le moral de l'homme. C'est en hiver et dans le plus fort de l'été que les vieillards et les jeunes enfants payent à la maladie et à la mort le plus lourd tribut.

Il conviendrait de faire entrer dans un plan d'éducation la résistance aux différentes intempéries atmosphériques et aux brusques variations de température. Mais, il faudrait soigneusement proportionner ces exercices aux résistances physiologiques. Qu'on se garde d'imiter ces mœurs qui, par mode, font aller demi-vêtus leurs

enfants, en hiver, et se couvrent si peu, elles-mêmes, qu'elles finissent quelquefois par en mourir.

**

A côté des besoins précédents, il en est d'autres qui sont plus compliqués et plus étendus. Ils naissent de l'obligation dans laquelle nous nous trouvons de réagir contre les excitations qui nous viennent du milieu dans lequel nous vivons, de vaincre les difficultés, de surmonter les obstacles, de nous procurer ce qui nous est utile ou agréable. Ils se résument dans les deux penchants à la lutte et à la possession.

Ils sont indispensables à l'entretien de la vie et se retrouvent chez tous les hommes.

Le *penchant à la lutte* est général, mais il se manifeste à des degrés très divers. Il n'est pas un être qui ne vive de la destruction de matière inanimée et d'êtres organisés. Partout où commence une existence, une autre finit, ou plus exactement se transforme en celle-là. Il n'est pas un animal qui ne serve un jour de pâture à un autre. Le monde n'est à proprement parler qu'une scène de carnage. Du haut en bas de l'échelle des êtres, de l'herbe qui est dévorée par la brebis jusqu'à l'homme qui est omnivore et voué lui-même aux larves, tout est entraîné vers la destruction. Les lois humaines sont toutes imprégnées de cette idée. Elles proclament depuis des siècles la nécessité du meurtre pour réprimer le meurtre qui se reproduit toujours. Ainsi la mort violente des

choses vivantes apparaît comme une institution de la nature au même titre que la mort naturelle.

L'influence de ce penchant se fait très inégalement sentir sur nous. En son juste milieu, il imprime aux volontés un remarquable caractère de vigueur et d'action.

Son absence ou son atténuation se traduisent au contraire par une apathie naturelle qu'il faut stimuler sans cesse et de mille manières différentes. L'homme ennemi de la lutte trouve haïssable ce qui est vif, redoutable ce qui est violent et ne goûte que les plaisirs faciles. Il fuit les spectacles bruyants, contourne les obstacles au lieu de les aborder de pied ferme; il peut se conduire comme un lâche quand survient le danger. Ses paroles sont toujours douces et inoffensives, jamais énergiques ou vibrantes; ses écrits sont aussi ennuyeux qu'admirables de modération et d'égalité. C'est le calme plat désespérant.

Le penchant à la lutte est-il au contraire dominant, nous fait-il sentir son influence sévère, fouguese et fatale: notre vie devient comparable à une mer orageuse; nos passions sont des tempêtes; nos colères, des éclairs de foudre. Il nous pousse aux actes barbares et féroces; il nous fait prendre plaisir aux scènes de carnage; il nous rend aveugles et injustes; il se manifeste en nous par les expressions les plus laides et les plus révoltantes de l'activité humaine. C'est lui qui mène au crime les hommes ayant débuté dans la vie par la misère, par l'abandon familial ou ceux qui ont grandi parmi les vagabonds et les coupables.

Il importe grandement que la volonté conserve

son empire sur ce penchant nuisible, injustement dominateur, oppresseur tenace de nos facultés.

Le *penchant à la possession*, quoique moins énergique dans son expression que le précédent, exerce une influence tout aussi grande sur le caractère et la destinée de l'homme. Au fur et à mesure de leurs progrès, nos ancêtres cherchèrent d'abord à s'approprier les aliments, ensuite ce qui en fournit, c'est-à-dire la terre, les troupeaux, les armes, plus tard, les choses utiles, enfin les choses agréables, presque aussi nécessaires que celles-ci, plus nécessaires même pour les civilisés. Cette succession de biens excita les désirs de l'homme et peu à peu une véritable jouissance fut attachée à leur possession.

Tout ce qui est gain, profit, acquisition est devenu l'essence même de la vie moderne. Les sociétés civilisées ne font plus la guerre que pour cela. Notre siècle est dominé par l'intérêt. Posséder n'est plus un moyen, mais un but. On veut posséder pour le plaisir de posséder. La vie n'est pas assez longue pour entasser tous les trésors convoités. Nos pensées, nos actions sont orientées vers l'argent. Il n'est pas une circonstance de la vie contemporaine qui ne réveille l'idée de propriété. Nous exagérons son importance. Nous lui subordonnons tous les autres motifs d'action et nous expliquons par elle tous les actes de la vie sociale et de la vie privée. La fortune tient lieu de mérite. Sa perte nous cause le plus poignant des chagrins et le comble de la joie réside dans son accroissement.

Parlez de science et d'art à un contemporain

que le tourbillon des affaires emporte; il ne comprendra rien à vos paroles. Il ne croira pas un seul instant à la réalité de l'enthousiasme artistique ou du dévouement scientifique. Il ne dépensera pas un sou, d'une manière spontanée, pour satisfaire ces besoins du beau et du vrai. Il considérera secrètement comme des dupes ou des niais ceux qui emploient leur fortune dans ce sens. Le progrès intellectuel et l'amélioration sociale sont les moindres de ses soucis. Rien ne contribue davantage à hypertrophier l'égoïsme que l'instinct de la propriété quand il prédomine sur les autres penchants. Rien ne rend plus injuste à l'égard des intentions d'autrui: c'est ainsi que la vie la plus dévouée au bonheur des hommes n'apparaît que comme un passe-temps d'oisif ou même un moyen détourné de faire parler de soi!

Ce penchant peut nous conduire à l'avarice sordide et à la cupidité basse qui en sont la plus déplorable expression.

Entre les actes hideux de l'avare, inconciliables avec aucun sentiment élevé, incapables de germer dans une vaste intelligence, et les prodigalités d'un fou qui réduisent celui-ci aux expédients, il y a place pour les principes d'ordre qui n'enchaînent pas les facultés et permettent d'exercer la noble vertu d'une charité éclairée.



L'instinct d'affection doit trouver place au voisinage des penchants. Source éternelle de passions douces ou orageuses, de jouissances vives

ou de chagrins cuisants, compagnon inséparable qui rend nos jours lugubres ou qui les embellit, il mérite que nous apprenions à le diriger sagement.

Il serait hors de propos de parler ici de l'amour. Nous nous attacherons seulement à dire en quelques mots, comment les affections manquent leur but soit par excès, soit par perversion, soit par défaut et comment elles doivent se comporter vis-à-vis des autres tendances de l'être moral.

Privée d'affection, la vie manque d'un stimulant puissant. Une sécheresse douloureuse, une froideur qui paralyse tous les élans forment un fond d'infinie tristesse à tous les actes de l'existence.

Adonnée au contraire sans mesure aux joies des liaisons incessantes, notre nature succombe rapidement à cette dépense exagérée de sentimentalité.

Nous rapprocher de nos semblables, partager avec eux nos peines et nos plaisirs, vivre enfin doublement dans un véritable ami, est peut-être l'ensemble de bienfaits le plus propre à nous faire aimer la vie. Il n'est pas de sentiment plus pur que l'amitié. Il n'en est pas qui nous élève plus haut par les décisions généreuses dont il nous rend capables, par la confiance qu'il nous inspire.

L'intérêt tend à supplanter la sympathie; il est devenu le motif le plus puissant d'association, mais il ne suffit pas toujours, comme l'amitié, à maintenir l'harmonie. L'amitié est chose fort rare de nos jours. On a trop d'affaires pour avoir des amis: il n'y en a plus dès qu'on spéculé.

Par sa constance, par sa force, par sa durée, l'amitié l'emporte sur l'amour. Il est des femmes

qu'on aime trop pour être amoureux d'elles. Il en est d'autres qu'on déteste et qu'on méprise et dont on est amoureux. L'amour est dans les sens; l'amitié dans le cœur. Celle-ci n'est pas, comme celle-là, un sentiment spontané; elle naît de la raison et de la réflexion; elle ne s'abandonne que rarement à un entraînement irrésistible.

Cependant le défaut de réciprocité détruit à la longue l'amitié la plus étroite; l'indifférence engendre l'indifférence.

De même que l'amour, l'amitié est jalouse. Elle n'existe pas sans un peu de crainte. Celui qui ne redoute rien de la part de l'objet aimé, celui qui se croit sûr de son obéissance, est bien près de devenir un ami tyrannique. Ce qui double le prix d'un trésor aux yeux d'un avare, c'est la peur de le perdre. Il en est de même d'un ami à l'égard de son ami. Cette réciprocité de doute et de crainte est la garantie la plus certaine d'une amitié durable.

Une disproportion de rang, de position, de fortune, l'empêche généralement de naître; mais la différence d'âge, d'esprit, de talent et d'opinion ne s'y oppose pas toujours. Ces remarques nous laissent à penser que l'amitié se fonde moins sur l'égalité des caractères et des goûts que sur leur inégalité. Rarement un homme de génie se lie d'amour avec un autre mortel de sa catégorie. L'amitié de cet homme se porte volontiers sur des êtres simples et doux, pleins de bon sens, dont lui-même est peut-être dépourvu.

Deux hommes, deux femmes qui ont les mêmes vertus ou les mêmes défauts ne peuvent générale-

ment ni s'aimer, ni s'entendre. Le contraste seul amène l'équilibre. Un cœur chaud, violent et emporté trouvera un charme inexprimable dans l'amitié d'un être calme et doux.

Dans les administrations civiles, l'amitié est chose très rare. Il n'est pas d'amitié entre chef et subordonné et moins encore entre collaborateurs. On fait, si l'on peut, dans ce milieu, obstacle au voisin et, dans la retraite ou le décès de son cher camarade, on ne voit clairement que l'ouverture à l'avancement. On éprouve peut-être un peu de sympathie pour le mort, mais aucune pour le vivant.

Il est certains états qui semblent sinon exclure, du moins favoriser fort peu l'amitié. Un médecin souffre difficilement un autre médecin, un moine tolère mal un autre moine. De prêtre à prêtre, de religieuse à religieuse, les exemples d'amitié sont rares. De savant à savant, de professeur à professeur, surtout quand ils enseignent la même science, l'amitié est tout à fait exceptionnelle. Il n'en est pas ainsi quand leurs spécialités sont différentes. Il n'est guère qu'entre militaires où les exemples d'amitié soient assez communs.

Entre ouvriers, fleurit l'amitié du cabaret qui se dissipe aussi rapidement que les fumées du vin.

L'amitié de protégé à protecteur, d'obligé à bienfaiteur n'est qu'un mythe. On estime, on respecte celui qui nous a fait du bien; on se dévoue même pour lui, jusqu'à faire le sacrifice de sa vie, mais on ne l'aime pas. Car le sentiment d'une dette que ne neutralise pas le souvenir d'une dette égale, humilie toujours, et l'humiliation est in-

compatible avec l'amitié. Généralement c'est le bienfaiteur qui aime celui qu'il a obligé.

L'amour n'est que la passion d'un instant, mais l'amitié est un besoin de tous les jours. Les hommes les plus fermés, les plus égoïstes, les plus féroces croient en vain se suffire à eux-mêmes. Le moment arrive toujours où ils ne se suffisent plus. Alors, ils se demandent si quelqu'un les aime, et comme ils ne trouvent personne, leur pauvre cœur saigne douloureusement.

CHAPITRE IV

EDUCATION DES SENTIMENTS

La bonté: Crise du sentiment de bonté; sports cruels. —
— *La quiétude d'esprit*: opposition marquée entre cet état d'âme et le mouvement du progrès; le progrès dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. — *Le courage*: fréquence de la bravoure, rareté du courage moral, importance de ce dernier. — *La charité*: l'opposition entre la charité et la solidarité. — Impuissance de la solidarité à neutraliser les haines. — Bien-être et bonheur. — Le progrès conditionné par la lutte pour la vie. — *L'hyper-trophie du moi*: individualisme et cabotinage.

Quand on cherche les qualités dominantes que doit posséder un homme pour être vraiment heureux, on n'en trouve que cinq: la bonté, la quiétude d'esprit, le courage, la charité et l'équilibre moral qui soient capables de lui procurer un bonheur durable. A côté de celles-ci, qui sont fondamentales, les autres paraissent artificielles, plus ou moins inventées par nous pour les besoins de causes passagères.

LA BONTÉ

Au fond de tout, il n'y a que l'homme. C'est

lui qu'il faut rendre moins méchant et meilleur, si l'on peut. Que les maîtres élèvent à l'école des enfants sensibles, d'abord épris de justice et de bonté: on n'aura jamais à les punir plus tard d'une action cruelle, quand ils seront devenus des hommes. Le progrès scientifique n'a rien à voir avec le perfectionnement moral. Avant la guerre, la psychologie savante était en train de devenir la science la plus odieuse, parce qu'elle inculquait aux juges une espèce d'indulgence morbide qui les rendait pleins de mansuétude pour les apaches et leur faisait oublier qu'il y a nécessité sociale à réprimer la sauvagerie par des peines sévères, quand on ne l'a pas corrigée par l'éducation.

La culture de la bonté a besoin d'être reprise. Les multitudes bestiales se ruent aux corridas, aux combats de coqs, aux combats d'hommes et de rats, aux coursing, aux matches de boxe, aux luttes de sauvages. C'est un mauvais signe. Le goût des jeux lâches et cruels est toujours l'indice d'une décadence.

La cruauté est en progrès. Il faut lutter contre elle par tous les moyens et lui substituer à tout prix la bonté. Un homme qui s'émeut au spectacle d'une bête qu'un charretier plein d'alcool lacère de coups de fouet, sentira son cœur se serrer au spectacle d'un enfant malheureux ou d'une femme en pleurs.

Il faut lire les rapports, travaux et conclusions des commissions d'enquête sur les atrocités inouïes commises pendant la guerre, pour comprendre jusqu'à quel point, dans les années de

grâce 1914, 1915 et 1916, la barbarie se cache derrière notre apparente civilisation.

Nos frères inférieurs sont torturés par nous comme ils ne l'ont jamais été. Notre législation protectrice est en retard. Il est vrai qu'elle retarde également en ce qui touche certaines catégories de nos semblables. La cruauté s'exerce également sur les bêtes et les gens.

La condition des animaux de trait sur la voie publique et du bétail dans les wagons qui le transportent aux abattoirs, est déplorable. Les jeux et sports barbares fleurissent partout. Au village, on scie le cou d'une oie avec un vieux sabre; on fusille un lapin attaché par la patte à un piquet; on lapide à grands cris un chat enfermé dans une cruche, à moins qu'on ne préfère enduire de pétrole un pauvre chien et y mettre le feu.

A la ville, c'est pire. Tous les animaux sont en cage, — nous y sommes bien nous-mêmes, — ou, pour le moins, en laisse. Nous étions créés pour vivre libres, mais nous nous sommes tellement habitués à l'idée d'être prisonniers qu'une porte ouverte sur l'espace nous donne le vertige. S'il arrive que l'un de nous heurte aux murs de sa prison et tente de reconquérir la lumière, nous le regardons avec étonnement; les plus raisonnables disent de lui qu'il est fou.

Etant en cages, nous y mettons naturellement tout ce qui nous entoure. L'enfant emprisonne ou exécute les bestioles qu'il attrape: mouches, hannetons et souris. Les vieilles filles arrachent à leurs forêts et à leurs champs les cana-

ris, les pinsons, les chardonnerets, les fauvettes, les merles, les rossignols, les tourterelles, les perroquets, tout ce qui vole... Il leur faut des cages pleines d'oiseaux. En cage, les singes, les écureuils, les renards, les loups... En cage, les grands fauves dont les yeux pailletés d'or regardent bien loin au delà des attroupements qui grouillent devant eux et qu'ils méprisent.

Avant la guerre, les riches comme les pauvres, éprouvaient l'ivresse de la tuerie. Ceux-là déjeunaient sans appétit s'ils n'avaient, à coups de fusil, massacré deux douzaines de pigeons au sortir de la cage.

C'est de la cage aussi que s'élançait le lièvre voué au coursing. Nos belles n'avaient pas le spectacle des gladiateurs nus s'entr'égorgeant, ni celui des noyades, des pendaisons ou des mitraillades pour les mettre en train. En Espagne, leurs sœurs étaient mieux partagées : il leur restait les boucheries de taureaux et de chevaux. Alors, faute de mieux, elles se rabattaient sur la sensation moins forte sans doute, mais assez bonne, dit-on, que leur procuraient les cris du lièvre déchiré par les lévriers.

Le soir, leurs maris exultaient au spectacle de deux hommes s'écrasant méthodiquement le nez, s'effondrant les maxillaires, se lacérant les lèvres et les oreilles, se crevant les tympans à coups de poing. A l'automne, ils travaillaient dans les tirés comme ils auraient fait dans le poulailler d'un marchand de volailles ; ils traquaient le gibier ; ils jouissaient des larmes du cerf égorgé ; ils parlaient du dévouement et des ruses des mères pour

sauver leurs petits en péril et cela aiguïsait encore leur plaisir de tuer.

C'est en cage que les vivisecteurs mettent la chair à expériences, les pauvres chiens — à trois francs l'un — sensibles, affectueux et intelligents, doués autant, sinon plus que nous, d'attachement et de dévouement. Ces chiens, je les ai assez étudiés pour l'affirmer, connaissent parfaitement la différence entre le bien et le mal; ils ont l'idée de la mort. Quant on les ligotte sur la table de vivisection, ils savent qu'on va les tuer; quand on leur a ouvert la poitrine ou le ventre, ils assistent avec intelligence à leur lente agonie, et se demandent quand elle finira et pourquoi on la leur impose.

Ils servent à des expériences inouïes que n'inventèrent pas des malades en délire, mais des bourreaux forts placides. Tel chien privé de son crâne protecteur, offre à la pince chercheuse un cerveau qui sera tenaillé, disséqué, arraché à petits fragments. Celui-ci sera chauffé aussi lentement que possible et à mort dans l'étuve de Claude Bernard. Un autre aura la moelle épinière broyée en quatre endroits différents, choisis avec assez de soin pour qu'il ne succombe pas avant un mois. On a ligaturé l'œsophage de ce caniche; tout à l'heure on essayera sur lui le dernier vomitif découvert.

Les psychologues s'en mêlent et ne sont pas les moins féroces. Il y a quelque trois années, un confrère a extirpé du corps d'une chienne ses petits et les lui a présentés pour constater l'effet moral de l'expérience. Le professeur Mantegazza,

de Milan, qui doit être, j'imagine, un homme d'un naturel fort doux, s'est spécialement consacré à la physiologie de la douleur. Il a inventé des instruments ingénieux permettant de faire passer les animaux par les quatre phases suivantes : grande douleur, douleur cuisante, douleur insupportable, douleur affreuse... Il immobilise ses victimes en les clouant sur des planches, de manière à ce que chaque mouvement soit une cause de souffrance. On excuse ces pratiques barbares en disant : « Ces bêtes martyres sont des victimes de la science »,... ou bien : « ceux qui les torturent sont guidés par « l'idée scientifique, ils ne voient rien en dehors « d'elle ».

Est-il donc certain qu'on puisse légitimement tirer des expériences faites sur les animaux des conclusions utiles à la médecine humaine ? Ce n'est pas l'avis de notre maître Albert Robin qui soutint bien souvent le contraire. Ce ne fut pas l'avis des Cuvier, des Charles Bell, des Charcot, des Lawson Tait qui jugeaient inutile la vivisection. Ils la considéraient comme susceptible de conduire à des résultats contradictoires et de retarder les découvertes utiles.

LA QUIÉTUDE D'ESPRIT

Il n'est pas de bonheur hors de cet état d'âme. Comment y parvenir ? En considérant simplement le cours des choses ; en se reportant par la pensée aux années écoulées ; en demeurant tranquille ; en observant, sans se laisser entraîner par la foule qui se rue à la curée ; en s'arrêtant de temps

en temps, pour mesurer le chemin parcouru et pour constater que ceux qui paraissent marcher plus vite que les autres, finissent par arriver le soir de la vie, au même carrefour que ceux qui n'ont presque pas bougé.

Il y a vingt-cinq ans, j'avais un camarade d'école. Il s'embarquait à Toulon comme je m'inscrivais à la Faculté. Nous étions jeunes tous deux. Il avait une belle tête intelligente et volontaire. Je rêvais de choses chimériques, lui aussi probablement.

L'autre jour, le hasard nous a remis en présence; il avait les cheveux blancs, la barbe grise, le regard presque hostile. Je pensai que la vie l'avait peut-être déçu.

Vingt-cinq ans dans une cabine de quelques mètres carrés entre le ciel et l'eau! Quelle existence! Mais il me regardait aussi. Il paraissait ne me reconnaître qu'avec difficulté. Je me demandais ce qu'il pensait de moi. Trouvait-il que le travail m'avait usé? En le considérant de plus près, il me parut déjà être au seuil de la vieillesse. Il trouva sans doute que j'étais arrivé au même point.

Moi de mon hôpital, lui de sa boîte mouvante, nous avons assisté aux mêmes événements. Des crises ont secoué toute la République; elles paraissaient graves à leur heure et se sont dénouées comme des jeux d'enfants. Des querelles illustres ont agité le Parlement. Aujourd'hui, on n'y trouverait pas le moindre intérêt. La conquête de Tunis a mis aux prises le gouvernement et l'opposition qui, parvenue au pouvoir, conquiert le Ton-

kin; plus tard, les ministres imposés par elle sont renversés par des gens fort paisibles qui détestent les coups et envoient une armée à Madagascar. Les pacifistes arrivent et font la conquête du Maroc. Aux choses du Maroc succède la plus grande conflagration que le monde ait vue. La guerre qui vient de bouleverser le vieux monde laissera des traces profondes dans l'histoire. Nos enfants apprendront que leurs pères ont été contraints de se défendre contre une agression monstrueuse. Ils liront avec stupéfaction que dix millions d'hommes furent tués ou blessés sur les champs de bataille d'Europe. Peu de familles françaises auront été épargnées par ce cataclysme sans précédent. Les blessures seront lentes à se refermer; beaucoup seront inguérissables. Mais, dans l'ensemble du pays, l'activité, un instant suspendue, renaîtra. Le cœur de France, rajeuni, palpitera avec une force nouvelle, ramenant dans tous les vaisseaux de ce grand corps meurtri la chaleur et la vie.

L'agitation a été successivement boulangiste, nationaliste, panamiste, dreyfusarde, marocaine, balkanique, slave, européenne. Mais aux batailles, aux paniques, aux catastrophes, aux prédictions sinistres succède inévitablement l'accalmie.

Les chefs de gouvernement disparaissent et si les plaques des rues n'étaient pas là pour recueillir leurs noms, nul ne se souviendrait d'eux. Pendant quelques semaines, quelques jours ou quelques heures, des cabotins de toute espèce, ont tenu l'affiche et se sont imaginés que l'attention du monde s'était pour toujours arrêtée sur eux. Mais la curiosité publique est sans cesse plus avide de

nouveauté et tel orateur illustre, tel savant, telle actrice admirable, tel apôtre, tel académicien, tel poète, tel voleur exemplaire, tel assassin passionnel, tel Crésus ont disparu, on ne sait quand, ni comment.

— Te souviens-tu de X..., de V..., nos meilleurs amis? me demanda le marin.

— Oui.

— Ils sont morts... K... a été tué au Congo, B... s'est suicidé, R... a disparu pendant la bataille de la Marne! Comme ils sont déjà nombreux ceux que nous avons laissés sur la route!

— Ce sera notre tour demain. A quoi bon pleurer sur eux? Le prochain coup nous est peut-être destiné... Te rappelles-tu T...? Il m'a ruiné avec vingt autres, mais un hasard l'a tué. Je n'ai même pas eu la satisfaction d'y être pour quelque chose... Et Louise?

— Je l'ai rencontrée, vieillie, engainée dans une robe, réduite à sa plus simple expression, presque méconnaissable. Elle était coiffée d'un panache de Peau-Rouge. Te la rappelles-tu, amplifiée par une robe à paniers et sa jolie petite tête surmontée d'un canotier minuscule qui aurait tenu sur mon poing?

— Oui, mais si elle a pu s'habiller et se déshabiller de toutes les manières depuis trente ans, elle n'a pas cessé un seul instant d'être la coquette que tu as connue. Ton bateau a perdu sa mâture et ses voiles; les autobus ont remplacé les omnibus; ils vont vite, ils éclaboussent et ils écrasent plus allègrement. Les cortèges officiels, les mascarades de chienlits, les revues, les enterrements,

le passage d'un roi, l'exécution capitale d'un assassin, intéressent toujours la foule. Les mêmes causes la mettront éternellement en liesse. La brutalité des appétits, le cynisme, la férocité sont devenus des signes de vitalité. Parmi les hommes, les uns se ruent à la curée, les autres restent tranquilles et observent; les meilleurs tentent une œuvre. Echouent-ils? Ils disparaissent dans le ridicule. Réussissent-ils? Leurs pensées deviennent des lieux communs et la haine des vaincus les poursuit inlassablement.

— Tu as raison, reprit le vieux marin; derrière la façade qui change de couleur et que les architectes enlaidissent, selon le goût du jour, la maison reste la même. Les libre-penseurs qui combattent la religion sont des anciens élèves des jésuites, tandis que les champions de l'Église et les écrivains spiritualistes sortent de l'Université. Depuis qu'on traque les prêtres et les moines, leurs défenseurs pullulent. Ce qui intéressait, amusait, passionnait nos pères nous intéresse, nous amuse, nous passionne comme eux. Depuis qu'on a tout laïcisé et qu'on a prétendu ruiner la foi au surnaturel en instaurant le règne de la raison, on n'a jamais vu de pareilles multitudes se presser à Lourdes. Les fondateurs de religion sont légion. Il faut croire que ce métier nourrit son homme. C'est la *Christian science*, c'est l'*Antoinisme*. La mère Antoine a pris la place des moines. Les clients affluent chez les sorciers; les gens veulent qu'on leur dévoile l'avenir, qu'on leur donne le secret de se rendre invisibles, d'attraper à la main les oiseaux, de voir, à travers

la muraille, ce qui se passe dans la maison voisine.

— On a remplacé la charité par la solidarité, mais Jésus n'est pas encore remplacé par Marc-Aurèle. Celui-ci n'était qu'un aristocrate, celui-là fut l'ami des pauvres et c'est de lui que commencent à se réclamer les prolétaires conscients de la cité future.

En achevant ces mots, le marin traça avec sa canne, un grand cercle dans l'espace, et ajouta sentencieusement: « Tourner en rond, voilà le progrès! »

Tout le monde, évidemment, ne pense pas comme mon ami. Nous avons les gratte-ciel de cinquante étages, nous parlons de faire sauter à distance les soutes des cuirassés, les mines sous-marines, les poudrières et les parcs d'artillerie; l'inventeur de la dynamite, Nobel, lui-même, a créé un prix de la paix; nos rues et nos maisons sont éclairées à l'électricité; nous allons de Paris à Marseille en moins de temps que nos grands-pères mettaient pour aller de Paris à Orléans, nous savons que dans la journée d'hier, un incendie s'est déclaré à Tokio, un Anglais a terminé le forage d'un nouveau puits de pétrole en Patagonie, un chien enragé a mordu trois personnes à Sydney; nos aviateurs font la cabriole dans l'air mieux que l'oiseau et les nouvelles de Paris sont imprimées ce soir à bord du transatlantique qui flotte quelque part, sur l'Océan, entre New-York et Liverpool.

Cela est dans l'ordre matériel. Mais nous savons bien que depuis deux mille ans — et nous

conjecturons que depuis cent mille ans — l'homme n'a pas changé. Nous n'avons rien fait de plus noble que l'Acropole, ni bâti de plus beau théâtre que le Colisée. Les glorieuses statues de Guibollard et d'Hégésippe Simon qui peuplent nos squares ne font pas oublier Phidias; dans cette bonne République, le peuple n'est pas plus fixé sur les projets ministériels que la plèbe de Carthage ne l'était sur les desseins des suffètes, ni celle de Rome sur les projets des consuls. Les guerres du passé ne sont que jeux d'enfants auprès des tueries d'aujourd'hui, mais l'homme du vingtième siècle qui n'est pas encore métamorphosé en séraphin, massacre son semblable avec autant de rage et de plaisir que sous le vieil Homère; le cœur humain ne change pas; ses passions et ses ridicules sont éternels et ce n'est pas notre civilisation contemporaine qui arrêtera ni les progrès de la criminalité, ni ceux de la folie.

Réfléchir à ces choses procurera toujours à ceux qui en auront le loisir, une certaine quiétude d'esprit.

LE COURAGE

Est-il déplacé de demander qu'on le cultive plus attentivement à une époque où il a fallu inventer l'isoloir pour permettre au peuple souverain de proclamer en toute conscience sa volonté? Ce bon peuple est le maître d'élire qui bon lui semble; il veut dire son mot sur la chose publique tous les quatre ans, mais il ne se sent à l'aise pour accomplir ces actes importants, que lorsqu'une cachette de toile le dérobera à tous les regards.

Je n'ai pas en vue ici le courage physique du guerrier ou de l'acrobate : il court les rues. C'est du courage moral qu'il s'agit. Nous avons affronté de sang-froid la fusillade et donné l'assaut à des tranchées imprenables, mais nous n'osons toujours braver ni l'opinion, ni les excommunications, ni les plaisanteries, ni le simple ricanement du voisin.

De temps en temps, on rencontre un homme qui ne recule, ne bronche, et ne plie. Il est entouré de la rage sournoise de tout ce qui rampe. A son approche, les faces blêmes, les cous pelés par le collier, les genoux calleux de prosternements, mesurent soudain l'étendue de leur laideur.

La bravoure est une vertu commune pendant cette guerre. Elle dépend moins de l'individu que du temps et du milieu. Il lui faut, pour se manifester, une réunion de circonstances favorables. Le plus brave n'est souvent que le plus heureux et tel homme est qualifié intrépide, parce qu'il s'est trouvé dans une situation où il était impossible qu'il ne le fût pas.

Le vrai courage est silencieux et calme. Il s'interroge et cherche sans cesse la possibilité d'agir. Il ne se vante jamais. Tandis que l'homme brave est heureux qu'on lui délivre un certificat de bravoure, l'homme courageux sait qu'il le porte en lui ; c'est son état habituel d'être ainsi.

Le courage est à la fois calcul et volonté et ce qui constitue la volonté, c'est surtout la persévérance. Rien ne se fait spontanément. Toute œuvre est le fruit d'une étude forte, d'un pénible labeur, d'une fatigue physique et morale. Il ne faut que

du génie pour concevoir et entreprendre; il faut de la volonté pour exécuter, du courage pour persévérer et terminer. Plus l'âme est active et plus la fatigue est grande.

Le courage moral est peu commun. La formation du caractère et la culture du courage moral devraient être les premiers soucis de nos éducateurs. Les anciens ont apprécié ces deux vertus mieux que nous. Sparte et Rome lui devaient leur puissance. Mais on les a dédaignées quand la force et la barbarie ont prévalu sur les lois. Aux époques de désordre et de brigandage que nos historiens ont eu le tort d'appeler depuis chevaleresques, le courage moral avait cessé même d'avoir un nom. On l'appelait devoir... conscience.

Les chevaliers méprisaient les avocats, les écrivains et les clercs. On répondait aux doléances des bourgeois réclamant leurs libertés et leurs droits par le siège et le sac de la ville, et ceux qui avaient porté la courageuse parole de raison, étaient pendus, pour l'exemple.

On ne dresse plus d'échafaud contre le courage moral, mais à vrai dire, on ne le traite pas beaucoup mieux. Il se cache un peu partout, dans des retraites obscures, isolé, inconnu; il résiste aux tourments, à la faim, à la soif, à la persécution; il prépare les victoires futures du bon sens sur la sottise; il souffre en silence pendant des mois, des années, pendant toute une vie, pour délivrer la patrie d'un vice, d'un préjugé, pour lui léguer une vertu nouvelle ou un bienfait.

L'improbité et la mauvaise foi sont monnaie courante. On s'en accuse en riant. Les candidats

dressent pour les électeurs de magnifiques programmes, cèdent à leurs demandes, acceptent d'être les hommes d'un village ou d'une ville. Il y aurait du courage à repousser des voix offertes à ces conditions qui enchaînent la conscience et la liberté.

Nos hommes d'Etat devraient être particulièrement bien pourvus de courage moral. Les circonstances de la vie publique les mettent constamment en présence de cas de conscience difficiles à résoudre. Voici un vote; dans un sens, il comble les appétits ou flatte le caprice d'une clientèle; dans l'autre, il impose momentanément un léger sacrifice au pays, mais il cicatrise en même temps une plaie. La première décision est nuisible, la seconde utile. Le peuple aveugle n'aperçoit ni le danger, ni le remède. Que va faire notre homme d'Etat? Est-il courageux? Il suivra la voie utile; il deviendra l'objet de l'exécration publique; on attaquera sa probité, il sera traître, infâme. Est-il dépourvu de caractère?... Il suivra la voie nuisible; il sera au pinacle; les journaux, les salons loueront sa décision, son dévouement; il assurera sa réélection.

Le courage est en germe partout, chez le parvenu qui ne s'abandonne pas à l'orgueil; chez ces modestes serviteurs de nos administrations qui supportent mille ennuis sans se plaindre et qui n'en rendent l'exécution de leurs consignes ni plus amère, ni moins exacte; chez cet homme de lettres qui n'a jamais sacrifié à Baal et qui, pouvant vivre grassement dans une servitude dorée, préfère mener une vie indépendante, mais pleine de

privations; chez ce prêtre de village, qui, plus pauvre que Job, donne aux mendiants ce qu'il peut retrancher sur sa propre nourriture; chez ces serviteurs qui supportent sans murmurer les inégalités de notre caractère et, nous voyant abuser de tout, n'usent eux-mêmes de rien; chez cette femme qu'un mari inconscient trompe et délaisse et qui reste fidèle.

Si cette vertu n'est pas plus caractérisée chez les grands, c'est qu'on n'en cultive pas assez le germe naissant chez les enfants. Les exemples que nous leur mettons sous les yeux ne sont pas toujours bien choisis. Ces portraits vrais ou imaginaires d'hommes qu'on appelle illustres dans les livres, et que nous continuons à appeler ainsi, parce qu'on nous les a montrés tels à notre début dans la vie, sont quelquefois de mauvais modèles. Grands peut-être dans leur siècle, ils ne le seraient certainement pas dans le nôtre. Seules la modération, la justice et la clairvoyance demeurent des qualités à toutes les époques.

La faiblesse morale, le manque de résolution, la nullité de caractère engendrent le laisser-aller, la malhonnêteté, la perfidie et enfin la scélératesse. Il faudrait que les pères et les maîtres donnassent les premiers l'exemple du courage qu'ils veulent inculquer aux enfants. Ils ne devraient jamais être faibles devant eux, et ne céder en aucune manière à leurs fantaisies. Mais qu'ils se gardent avec un soin égal de les soumettre aux leurs et de les nourrir de leurs propres préjugés.

C'est le courage moral qui doit nous maintenir tous dans la limite de nos devoirs réciproques,

dans celle de la confraternité, dans celle des égards et de l'amitié. C'est lui qui nous garde de cette inconséquence regrettable d'immoler à la légère l'honneur d'autrui en un trait d'esprit, en une pointe de malice. La mesure et la discrétion exigent une certaine énergie. Conserver fidèlement un secret, résister au désir de dévoiler une confidence, ne pas répondre aux questions malignes ou flatteuses, témoigne d'une certaine force d'âme.

Le premier de tous les courages est celui qui résiste aux superstitions et au fanatisme, qui combat les prestiges, qui lutte contre les fantômes de toute sorte. Ah! ces fantômes sont puissants. Ils nous entourent, ils nous suivent plus étroitement que notre ombre, ils nous enveloppent. Ils ont fait avec nous un pacte, depuis le jour où nous avons balbutié les premiers mots de notre langue maternelle.

LA CHARITÉ

Il faut aujourd'hui un certain courage pour prononcer ce mot. Il n'a pas de chance. Depuis trente ans, on n'en veut plus entendre parler. La *solidarité* a pris sa place. Elle est la panacée du moment: on compte fermement sur elle pour nous procurer la paix universelle.

Il serait injuste de contester que la solidarité a beaucoup fait, mais elle ne peut tout faire. C'est une utilitaire à laquelle il manque le sentiment qui enfante les grandes choses. C'est une calculatrice qui n'aide que si on l'aide, et qui ne donne

que si l'on donne. Elle n'aime pas, comme la charité; elle raisonne; elle ne fait que des affaires.

Elle n'a pas de cœur; elle n'a que de la logique; la charité avait de l'élan. Elle ne sait pas ce que c'est que le devoir; peu lui importe que les besoins qu'elle groupe soient ou non légitimes; elle unit les bandits en face des gendarmes, les syndicats ouvriers en face des patrons, et inversement.

Les gens qu'elle groupe ne sont pas des frères; ils ne sont que des associés; l'intérêt seul les rapproche. Et comme c'est l'intérêt qui est la source de toutes les guerres, c'est au nom de la solidarité qu'un pays déclare la guerre à l'autre. Elle supprime l'isolement, mais non la haine; les groupes solidaires haïssent les groupes adverses avec autant de force que les individus se haïssent entre eux.

La solidarité n'accomplira pas le miracle de fonder une immense famille humaine; la charité l'eût peut-être réalisé. C'est au nom de la solidarité qu'à chaque appétit collectif correspond une famille spéciale qui ne compte que gens ayant mêmes instincts, mêmes buts, même destinée. Les ouvriers sont solidaires, les patrons le sont également. Mais les riches et les pauvres ne le sont pas. La charité leur avait autrefois donné le moyen de combler le fossé qui les séparait. Aujourd'hui le fossé s'est creusé. De chaque côté, se dressent deux armées adverses, dont les soldats sont fortement unis par la solidarité.

La solidarité n'abolit pas les haines, elle les multiplie et les renforce.

Il ne faut rien demander de grand aux intérêts; ils changent tous les jours. On peut, au contraire, tout attendre des sentiments qui sont immuables. C'est pourquoi, il faut plus que jamais tout attendre de la charité. Il faut bon gré, mal gré, y revenir.

Entendons-nous sur le sens de ce mot: il signifie l'esprit de *dévouement* et de *sacrifice*. Cet esprit est éternel. Lui seul est destiné, dans le plan encore impossible à démêler de la nature, à corriger les conséquences de l'inégalité des conditions. Si, à cette double loi, tous les hommes prêtaient obéissance, la question sociale serait bien prêt d'être résolue, et sans que la misère disparût complètement de la surface du monde, elle perdrait du moins son caractère le plus aigu.

D'ailleurs, n'est-ce pas dans l'accomplissement de ce double devoir, et dans lui seul, que se trouve le meilleur remède à ce pessimisme dont les générations neuves veulent à tout prix sortir?

Il faut reconnaître, à moins d'être aveuglé par un incurable parti pris, que la lutte des classes se prépare dans l'ombre et que la plupart des remèdes proposés pour enrayer les hostilités imminentes sont inefficaces. Le rétablissement des corporations serait illusoire; les syndicats se muent en organismes plus politiques que professionnels; l'épargne et la mutualité livrées à leurs propres ressources sont insuffisantes; la coopération industrielle est une chimère; la participation aux bénéfices est hérissée de difficultés.

En réalité, ce sont là des palliatifs qui, utilisés séparément sont impuissants, mais deviennent

efficaces lorsque l'esprit de dévouement et de sacrifice — lorsque *la charité* — les domine et coordonne leur action. Que cet esprit de dévouement et de sacrifice inspire donc et coordonne les divers modes d'association des hommes entre eux. Lui seul vivifiera leur force de résistance et de production, l'épargne, qui est une forme de l'empire sur soi-même et de la sobriété, la mutualité, qui diminue les mauvaises chances de la vie en les répartissant, la coopération, qui est une manière ingénieuse d'augmenter le gain personnel d'un certain nombre d'ouvriers d'élite, la participation aux bénéfices, qui unit d'une façon plus étroite les ouvriers au patron et les appelle à partager, le cas échéant, sa prospérité.

La misère est un mal permanent dont l'humanité est atteinte. Elle n'épargne ni les sociétés barbares, ni les sociétés civilisées. Pour les unes, c'est la condition normale; pour les autres, c'est la rançon de leur prospérité, l'ombre au tableau de leur splendeur, et, de ce mal, aucune prévision ne permet d'espérer la guérison. Parler ainsi, peut sembler maladroit et impolitique; mais la vérité a ses droits, et, fût-elle importune, le respect lui est dû.

Certes, depuis les origines, la condition de l'humanité n'est pas restée stationnaire. Sa destinée n'est pas, ainsi qu'on l'a soutenu, comparable à celle de ce damné de l'enfer antique qui soulevait sans trêve le poids d'un rocher et qui voyait ce rocher retomber toujours sur lui. L'effort des générations successives a réalisé des progrès dans l'ordre du bien-être matériel. Il n'est pas né-

cessaire de remonter jusqu'à ces temps barbares, décrits par Lucrèce en vers admirables, pour en trouver la preuve. Toutes les classes de la société ont eu leur part dans ce progrès du bien-être matériel. Chacune est montée d'un échelon, et c'est là un fait dont l'évidence, à mes yeux, est telle, qu'il faut désespérer d'en convaincre ceux qui persistent à le nier.

J'ai dit: le bien-être, et je n'ai pas dit: le bonheur. C'est, en effet, un problème d'un tout autre ordre de rechercher si la félicité s'accroît en proportion de l'amélioration dans la condition matérielle. Cette question n'est point susceptible d'une solution définitive, car chacun la résoudra toujours, suivant l'idée qu'il se fait personnellement du bonheur. Le bonheur! Qui pourra dire, en effet, avec exactitude, en quoi il consiste? Est-il en nous ou hors de nous? Dépend-il davantage des particularités de la nature ou des circonstances de la vie? Le trouvera-t-on dans la satisfaction des désirs ou dans leur modération, dans l'enivrement des passions ou dans la sagesse du cœur? Est-il dans la gaieté insouciance de l'enfance, dans l'ardeur mélancolique de la jeunesse, dans la résignation virile de l'âge mûr, dans le détachement serein de la vieillesse? Hélas! le bonheur, où se cache-t-il? Qui est heureux? Et n'est-ce pas la plus étrange des illusions que de chercher, comme le voudrait l'école du passé, une sorte d'idéal de félicité, dans des temps où nous n'avons pas vécu, alors qu'il y a plus de deux mille ans, la philosophie antique proclamait déjà par la voix du tragique grec: « Le premier degré

du bonheur est de ne pas naître; le second, de rentrer le plus tôt possible dans le néant. »

Tous ceux qui vivent du travail de leurs bras ne sont pas également bien outillés pour la tâche qui leur incombe. Je ne parle pas uniquement des non valides, qui sont fatalement réduits à vivre d'assistance. Mais en dehors de ceux-là, il y aura toujours une catégorie assez nombreuse de moins vigoureux ou de moins intelligents, que leur infériorité condamnera aux travaux grossiers et peu rémunérateurs. Pour eux, la hausse des salaires n'existe guère, absorbée qu'elle est presque entièrement par l'augmentation du prix des choses, et la loi d'airain tend à ramener sans cesse leur gain au minimum strictement nécessaire à la subsistance. Ainsi, toute espérance d'améliorer leur condition d'une façon sensible, leur semble-t-elle refusée. Ils sont inévitablement condamnés à ce que Fourier appelait énergiquement la faim lente, et la moindre interruption dans leur travail, la moindre perturbation dans les conditions économiques de la société où ils vivent, menacent de leur faire éprouver la faim aiguë.

La misère est partout; elle est plus fréquente, en vérité, dans les villes que dans les campagnes, mais elle atteint surtout, par une sorte de loi fatale, son degré d'intensité le plus cruel, dans les régions où la production industrielle est la plus intense; de telle sorte qu'un affligeant contraste met sans cesse l'extrême pauvreté en regard de l'extrême richesse et rend les souffrances de l'une plus dures à supporter par la comparaison avec les jouissances de l'autre.

Ce contraste, qui est l'éternelle loi du monde, a quelque chose de douloureux, et il suffit que la curiosité nous ait quelquefois conduit en présence de ces spectacles poignants, pour en conserver une sorte de malaise de la conscience et d'obsession de la pensée.

Sous quelque face qu'on envisage le problème, il est impossible de ne pas arriver à une conclusion, qui est la permanence et l'indestructibilité des causes génératrices de la misère.

Je sais bien que l'homme, cette créature d'un jour, suspendue à un point de l'espace, à un moment du temps, entre un passé et un avenir également mystérieux, n'y a point été placé à l'origine par une main paternelle et vigilante. Il a été jeté là par le caprice d'une force aveugle, insouciant de ses souffrances et de ses destinées. Tous les progrès de sa condition ont été conquis au prix d'une lutte effroyable où les forts ont écrasé, anéanti les faibles et la continuité de ces progrès, seule fin rationnelle de son activité, ne peut être achetée à un prix moins cruel.

Je sais également que tout progrès dans l'histoire des sociétés (aussi bien que dans celle des espèces) est le résultat d'une lutte pour la vie où les faibles succombent, et que c'est au prix de leur anéantissement final que la condition des forts peut s'améliorer. L'homme n'étant lui-même qu'un animal supérieur, produit par l'évolution successive d'espèces disparues et sujet peut-être à des évolutions ultérieures, sa destinée individuelle et sociale est régie par la même loi; les progrès de sa condition dans les siècles futurs ne

sauraient être achetés qu'au prix des mêmes combats et des mêmes victoires.

Puisque l'humanité est sans cesse en lutte, on ne saurait apporter trop de soins à en fortifier le type. Mais peut-on soutenir que toutes les mesures à l'aide desquelles on s'efforce de prolonger la vie des faibles, on leur permet la reproduction, on retarde leur élimination fatale, soient vraiment utiles? Ces précautions ne sont-elles pas plutôt inintelligentes, nuisibles et contraires au bien général? Le strict devoir social n'est-il pas d'abandonner les faibles, les imprudents et les incapables à toutes les conséquences de leur incapacité, de leur faiblesse et de leur imprudence? Tout ce qui rend plus difficile aux forts d'écraser les faibles n'est-il pas contraire à la loi du progrès?

Ah! Protestons contre cette conclusion dernière, au nom de la fraternité et de la justice. Sans doute, la logique, l'inexorable logique est contre nous. Nous savons que l'espèce humaine est le produit d'une évolution dont l'élimination des faibles est la condition fatale. Nous savons que nous y défendons notre place, que nous tentons même de la faire plus large aux dépens d'êtres aussi âpres au gain que nous.

Ces constatations sont l'expression même de la vérité, mais une loi souveraine que tout homme qui n'est pas une simple bête féroce, porte écrite en lui, nous impose de réparer le mal que nous avons pu faire. C'est la loi de charité. Elle seule peut rendre supportable aux malheureux leur misère; elle seule peut prévenir une révolution

nouvelle qui nous ramènerait aux époques barbares.

LE MOI

La société française était la plus saine et la mieux équilibrée avant que les Dostoïevski, les Tolstoï, les Ibsen, les Gorki, les Nietzsche et autres mystificateurs de génie aient semé à profusion les germes d'une maladie étrange, celle du paradoxe larmoyant ou du crime excusé. Nous sommes gavés, sursaturés de théories soi-disant positives, de boniments politiques, sociologiques, métaphysiques, esthétiques. Nous en sommes intoxiqués. Chaque fois que nous parlons, nous nous ébattons dans la biologie ou l'énergétique, nous jonglons avec les idées subjectives et les réalités objectives. Nos enfants célèbrent l'harmonie de *leur* individu et analysent avec un luxe de détails qui fait honneur à leurs maîtres, *leur* phénomène vital. Ils expérimentent; ils citent Bacon, Spencer, Darwin, Huxley, Condorcet, Pasteur, Berthelot, Haeckel, Homère, Goethe, Malthus, Gambetta, Michélet, Victor Hugo. Cette sinistre épate, ce tintamarre de références, cette bibliographie illustre ne masque qu'une chose : un déséquilibre moral qui confine à la folie.

Et le déséquilibre n'est pas seulement dans les âmes, il est dans les choses. On parle de tous côtés de responsabilités, de sanctions, ce qui prouve que tout n'est pas absolument parfait. Mais on n'obtient même pas justice pour les fautes passées qui sont cependant avérées. Qu'arrive-t-il? On ne croit plus à la justice immanente, on proclame la

légitimité de tous les instincts, le droit à l'égoïsme et l'inviolabilité de l'individu qui prétend « vivre sa vie » et se faire justice de sa propre main, si bon lui semble. N'ayant même pas le bœuf Apis ou le lézard dans nos temples, nous nous proclamons nous-mêmes lamas, grands prêtres, brahmines.

Nous nous sommes aperçu que nos sceptiques, nos incrédules, nos nihilistes étaient plus intransigeants que les autres. Nous ne comprenons plus guère le fanatisme de l'homme qui ne croit à rien, mais nous commençons à comprendre celui de l'homme qui croit à quelque chose.

Hier, on faisait le bien parce que « Dieu l'ordonnait », ou simplement « pour ne pas être damné ». Aujourd'hui on se demande au nom de qui ou à cause de quoi on nous interdirait telle doctrine plutôt que telle autre.

Hier encore, les voleurs et les assassins nous étaient présentés comme les victimes d'une société mal faite et les braves gens étaient, à tout propos, bafoués par les autres : c'était le monde à l'envers.

L'amour et l'industrie des pistolets automatiques vont de pair. Il n'est pas un amoureux qui soit certain de n'avoir pas une balle dans la peau avant le bout de l'an. Les journaux publient quotidiennement la liste des gens ainsi massacrés, mais cette lecture ne décourage personne. Le brownning est le moyen le plus expéditif, le plus moderne, en tous cas, pour liquider une liaison, ou pour abrégé les formalités d'un divorce. Un divorcé ne se remarie pas à l'église, mais l'Eglise

renoue pieusement les liens nouveaux contractés par un assassin que le jury a absous.

L'amoureux attribue à son *moi* une valeur infinie. Quiconque contrarie son désir, blesse sa vanité, limite sa jouissance, lui dérobe un plaisir, mérite la mort et est exécuté. En se défiçant, l'homme est tout simplement devenu fou. Toute humiliation se traduit immédiatement en rage ou en vengeance. Au lieu de répondre à la trahison par le mépris, à l'abandon par l'indifférence, il y répond par le drame et la sauvagerie. Et pour commettre son meurtre, il ameute la foule; il lui faut des badauds.

Le crime commis, l'avocat demande que l'état mental de l'accusé soit examiné; les médecins légistes, ne découvrant aucune cause plausible au crime, concluent évidemment à la folie et le jury se refuse à frapper un malade. On ne décapite pas un homme parce qu'il a eu un accès de mauvaise humeur.

Les meurtriers par amour ou autrement sont des cœurs d'or, chacun le sait. Les amants se tuent parce qu'ils s'adorent. Les maris tuent leurs femmes parce qu'il les aiment passionnément et réciproquement. Les célibataires tuent les femmes des autres parce qu'elles n'ont pas répondu à leur flamme. A la bonne heure, voilà des gens logiques! Il vaut mieux qu'ils résolvent leurs différends conjugaux par le revolver, le jury les absoudra avec attendrissement, puisqu'il pardonne à toute passion sincère!

Le besoin d'une réforme morale se fait vivement sentir. Il est temps que nous nous ressaisis-

sions et que l'équilibre renaisse dans les esprits. D'ailleurs, à de certains symptômes, on soupçonne déjà que les paradoxes larmoyants et humanitaires ont passé de mode. Ceux qui prêchent aux bonnes âmes avides de mystification, la douceur, le renoncement et la pitié ne sont généralement que des vieillards fatigués par une vie effrénée et devenus subitement de saints ermites qu'on citera plus tard comme des modèles d'édification. Ce fut le cas de Tolstoï.

On prête à leurs leçons une oreille de moins en moins attentive. Les œuvres sales, les raffinements de dépravation, les recherches de sadisme ont détriqué les cerveaux faibles, mais cette nourriture commence à dégoûter les gens demeurés en état normal. Bientôt le galimatias des élucubrations pornographiques cessera d'être de l'art, et les polissons fumeurs d'opium, buveurs d'éther, priseurs de cocaïne, n'intéresseront plus personne.

On parle de juger désormais les assassins sans cabotinage et de les exécuter à huis clos. Ce jour-là, il n'y aura plus d'amateurs parce qu'il n'y aura plus de publicité. Notre hystérie tour à tour bouffonne et sinistre ne peut pas se passer des badauds!

Nous avons trop aimé le théâtre, nous en avons mis partout. Cela s'explique par le fait que nous sommes tous devenus plus ou moins cabotins. Sur cent personnes, quatre-vingt-dix-neuf attendent un grand rôle, et, comme la vie ne leur offre que des « pannes » dans la comédie quotidienne, ils s'efforcent de rendre cette panne sensationnelle. Ils y parviennent trop souvent.

CHAPITRE V

LES PROGRAMMES DÉRAISONNABLES ET LE SURMENAGE DES ENFANTS

Triomphe de l'intellectualisme. — La jeunesse et les qualités physiques. — Surcharge des programmes et travaux forcés intellectuels. — Collaboration nécessaire des pédagogues et des hygiénistes. — L'éducation physique au lycée. — Progression du travail intellectuel et du développement cérébral et physique. — Nervosité des écoliers. — Le gavage des élèves. — L'allègement des programmes. — L'usure prématurée des jeunes générations.

Ayant eu l'occasion, à diverses reprises, de me prononcer sur l'aptitude physique d'un certain nombre de candidats à l'École Polytechnique, à l'École Normale et à Saint-Cyr, j'ai été quelquefois frappé par la médiocrité de l'état organique de ces jeunes gens. Trop souvent, ils apparaissent insuffisamment musclés; quelques-uns sont déjà atteints d'ébauches de varices, par suite de l'immobilité que leur ont imposée les longues heures d'étude; d'autres présentent des palpitations caractéristiques d'une insuffisance cardiaque à ses débuts; enfin, on soupçonne chez certains, le redoutable ensemencement du bacille tuberculeux.

L'avenir des peuples dépend en grande partie

de la manière dont les jeunes générations sont élevées. C'est pour cela que l'éducation des enfants a été de tout temps une des grandes préoccupations des Etats modernes. Cette vérité est si évidente qu'il devrait être inutile de l'énoncer, mais on semble aujourd'hui la méconnaître complètement. Au demeurant, ce n'est pas l'influence d'une volonté raisonnée, ce n'est pas un plan déterminé qui nous ont conduits à un système d'éducation mal approprié aux besoins de notre époque : c'est la force des choses.

Pourquoi avons-nous peu à peu négligé dans l'éducation des enfants, les choses les plus essentielles ? Pourquoi, au contraire, avons-nous exagéré l'importance de celles qui le sont le moins ? Parce que chaque pas fait en avant sur les routes si diverses de la civilisation, chaque conquête réalisée dans le domaine intellectuel, industriel ou commercial, se sont traduits par une surcharge nouvelle dans les programmes de l'enseignement. Depuis longtemps, nous avons dépassé les limites permises. De l'avis de tous, le bagage intellectuel est devenu trop lourd. L'heure a sonné de se décider à en sacrifier une partie.

Dans les sociétés primitives, on apprenait aux enfants comment il fallait s'y prendre pour attaquer et se défendre. Quelques arts grossiers et rudimentaires, ayant trait aux nécessités d'une existence peu compliquée, étaient cultivés par les plus intelligents. Lorsque la civilisation eut franchi les premières étapes de la barbarie, l'éducation fut exclusivement consacrée aux exercices physiques. En Grèce, les gymnases préparaient la

jeunesse aux solennités des jeux olympiques; à Rome, ils formaient des légionnaires qu'on retrouvait au Champ de Mars et dans les camps. Dans tous les cas, la gymnastique était militaire ou athlétique et se conciliait à merveille avec le culte des arts, des lettres et de la philosophie qui étaient alors en pleine prospérité.

Après la chute de l'empire romain, la force conserva son empire et les exercices physiques ne firent que se transformer. L'invention de la poudre à canon devait porter un premier coup à la tyrannie de la vigueur musculaire; celle de l'imprimerie assura définitivement la prédominance de l'intelligence sur la force, de l'étude sur l'exercice.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, les langues mortes demeurèrent la base unique de l'enseignement des collèges. Les encyclopédistes leur substituèrent l'étude des sciences naturelles. Celles-ci prirent un essor sans précédent. Des formes nouvelles d'activité dérivèrent en foule des découvertes faites en chimie et en physique. Un mouvement industriel d'une intensité inouïe ne tarda pas à modifier les relations économiques des peuples. Rapprochés par la vapeur et par l'électricité, ils voulurent se comprendre et l'étude des langues vivantes s'imposa à son tour. De plus, les connaissances pratiques qui se rattachent à toutes les formes d'activité sont forcément entrées dans l'enseignement. Enfin, la participation des citoyens à la gestion des affaires publiques a rendues indispensables certaines notions de droit, d'administration, de jurisprudence et la somme des connais-

sances usuelles s'est trouvée augmentée d'autant.

Qu'en est-il résulté?

En perdant leur utilité, les qualités physiques ont perdu leur prestige. On a enlevé au corps ce qu'on accordait à l'esprit et nous sommes tombés dans un excès opposé à celui des anciens.



Nos enfants travaillent trop tôt, trop et mal. Ils ne sont pas à leur place dans les écoles. Ils doivent y être immobiles, silencieux et attentifs: l'état de leurs organes le leur interdit. Les appareils du mouvement et de la voix ont besoin de fonctionner pour se développer. Les jeunes cerveaux sont incapables d'une attention soutenue. L'enfant ne reste tranquille que quand il est malade ou sur le point de le devenir. C'est sa dissipation et ses trémoussements sur les bancs qui le sauvent de la méningite et de l'imbécillité.

Beaucoup d'élèves, pour réussir à un examen ou pour obéir à leurs parents et à leurs maîtres, font des heures supplémentaires de travail à la maison. C'est un véritable excès.

L'enseignement secondaire est donné à l'époque critique de l'existence, au moment où se forme la constitution des enfants. Il l'absorbe tout entière. Ces années seraient vraiment les plus belles de la vie si les sévices d'une éducation forcenée ne les assombrissaient. Vingt heures et plus de classe par semaine, quarante heures d'étude pour les pensionnaires. Quatre heures de récréation par jour sur lesquelles on prend le temps du déjeuner

et du dîner et quelquefois celui qui sera consacré aux arts d'agrément et aux visites au parloir. Voilà l'horaire!

Ce sont des travaux forcés intellectuels auxquels pas un homme mûr ne voudrait se soumettre pendant six ou sept ans, dussent-ils lui donner accès à la plus brillante carrière.

Je ne parle pas des bons élèves qui se préparent aux écoles spéciales. Ceux-là ne connaissent ni congés, ni récréations; on ne peut les retenir sur la pente du surmenage.

Des pères de famille appartenant aux classes de la société dans lesquelles on connaît le prix du temps et la valeur du travail intellectuel, se sont souvent plaints, devant moi, du surmenage imposé à leurs enfants. Ceux-ci s'étiolent, maigrissent, deviennent nerveux et ne récupèrent qu'au moment des vacances la gaieté de leur âge, la santé et l'appétit.

Une ligue française s'est fondée en vue de lutter pour l'amélioration de l'hygiène physique, intellectuelle et morale des écoliers. Elle a tenté d'organiser la collaboration des familles, des professeurs et des hygiénistes. Elle n'a pu encore empêcher qu'en six années nos enfants dussent apprendre: le français, le latin et le grec, une langue étrangère, l'histoire de leur pays et l'histoire générale, la géographie, la philosophie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la mécanique, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Cette instruction de catalogue rend souvent ces intelligences à peine formées, obtuses pour le reste de l'existence. Elle inspire à beaucoup d'élè-

ves l'horreur de l'étude, si bien qu'ils ne peuvent plus se réconcilier avec elle et qu'ils se privent ainsi de l'une des plus douces et des plus fidèles jouissances de la vie.

On a préconisé l'usage de la gymnastique pour contrebalancer l'inertie musculaire particulièrement fâcheuse à l'âge où on a le plus urgent besoin d'exercer l'appareil locomoteur. Mais les élèves montrent généralement peu d'entrain pour ces exercices qui prennent trop souvent l'allure de cours supplémentaires.

La longueur des études, l'absence de distractions, mais surtout la compression incessante sous laquelle il faut vivre et qui devient à la longue intolérable, sont des épreuves qui laissent à beaucoup un pénible souvenir. Ce ne sont ni les maîtres, ni les élèves qui sont coupables de cet état de choses, c'est le système d'éducation déplorable et deux fois centenaire dont les uns et les autres sont victimes. Pour ma part, je n'oublierai jamais les deux années d'internat par lesquelles j'ai commencé mes études. J'ai connu depuis les rudes épreuves des campagnes africaines, les stations dans les régions insalubres; j'ai souffert de la soif, de la fièvre et des privations de tout genre; mais ces épreuves m'ont laissé un souvenir moins cruel que ces deux années d'internat.

Je sais que les lycées d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux d'il y a vingt ans et que des améliorations sans nombre ont été apportées dans le régime des établissements consacrés à l'éducation; mais, au fond, le système est resté le même, les programmes demeurent démesurés, les

récréations insuffisantes, les exercices physiques sacrifiés.

Et pourtant, l'influence de l'état physique de l'écolier et de ses maladies sur son état intellectuel et sur son travail est considérable. Le physique et le moral sont intimement unis chez l'enfant, plus encore que chez l'homme fait. Chez celui-ci une volonté énergique peut contraindre au travail un corps mal servi par des organes débiles; chez celui-là, le fait est absolument exceptionnel. C'est surtout dans l'enfance qu'un état morbide ou qu'une entrave, même légère, apportée au fonctionnement de l'encéphale, empêche le principe spirituel d'exercer sa maîtrise sur les organes.

Il ne faut pas juger qu'un enfant n'est pas malade parce qu'il ne se plaint de rien. On se tromperait gravement. Une maladie latente se traduira chez lui par le relâchement dans le travail, par la diminution de l'attention et de la mémoire, par de mauvaises notes continuelles. Un écolier médiocre est moins souvent un paresseux volontaire qu'un malade. Il faut savoir dépister sa maladie.

Le développement d'un jeune organisme n'est jamais absolument régulier. Il traverse dans sa marche vers l'adolescence et vers l'âge adulte des passages difficiles ou sa capacité de travail est momentanément diminuée. Les adénoïdiens qui respirent et qui dorment mal, les albuminuriques précoces qui sont aussi fatigués par l'étude que par les jeux, les intoxiqués alimentaires qui mangent trop vite, les insuffisants thyroïdiens dont l'arrêt de croissance marche de pair avec l'arrêt

de l'intelligence sont légion dans nos collèges et nos lycées.

Sans doute, la plupart des jeunes gens subissent sans trop de dommages le système d'éducation qui leur est imposé. Ils en réchappent, grâce à l'admirable flexibilité dont jouit l'organisme à cet âge de la vie et à la somme importante de résistance qu'il oppose aux causes de destruction. Mais ils épuisent dans cette lutte inutile des forces qui leur seraient précieuses pour les batailles de l'avenir; leur développement en est sinon entravé, du moins ralenti et certains ne se relèvent jamais de l'épreuve.

Il faut reconnaître qu'il est des enfants dont la santé se raffermi au lycée. Ce sont ceux qui étaient inintelligemment élevés par leurs parents et qu'on entourait de trop de soins et de précautions. Ils sont semblables aux plantes que l'on retire du salon pour les mettre dans la cour; elles s'y épanouissent parce que ce nouveau milieu leur est moins nuisible que l'autre.

Trente écoliers sur cent présentent des déviations de la colonne vertébrale imputables à l'attitude prise par eux pour écrire. « Dans les maisons
« d'éducation, écrivait jadis le professeur Michel
« Peter, il n'y a pas seulement le travail excessif
« du cerveau et la réparation insuffisante, il y a
« la rumination de l'air dans les dortoirs; il y a,
« pendant la plus grande partie du jour, la claus-
« tration loin du soleil, c'est-à-dire l'étiollement;
« l'immobilisation sur les bancs, c'est-à-dire les
« muscles au repos, la cervelle aux travaux for-
« cés. Tel alors était né pour être un cultivateur

« bien portant qui devient un fort en thème tu-
« berculeux. »

Ferai-je allusion aux concours dans lesquels se trouve périodiquement engagée l'élite de la jeunesse française? Il faut arriver; l'avenir est en jeu. Du moins, on le croit. Les têtes les plus solides traversent ces épreuves sans faiblir. Bien des adolescents en sortent fatigués; ils éprouvent le besoin d'un long repos intellectuel. Quelques-uns, les faibles, s'arrêtent en route, et même succombent à la peine. C'est une course; il s'agit d'arriver en tête. On apprend, non pas pour savoir, mais pour être prêt, le jour de l'examen, à répondre avec volubilité aux questions qui peuvent être tirées d'un immense programme.

Ceux qui doivent le bonheur de leur vie au travail intellectuel ne m'accuseront pas d'exagération; ils uniront leurs protestations aux miennes pour flétrir les abus que je dénonce ici.



Rechercher les règles et les lois qui président à la culture humaine, c'est pratiquer la plus naturelle comme la plus fructueuse des philosophies. Mais je sortirais du cadre que je me suis tracé, si j'entreprenais d'exposer ici la physiologie du cerveau, pour en déduire une doctrine d'éducation rationnelle. Cette étude montrerait clairement que le développement progressif de l'intelligence est le principe essentiel de toute pédagogie.

La croissance absolue de l'encéphale est considérable pendant les premières années. Topinard,

traçant un tableau du « rythme de croissance », montra que par rapport à son maximum, atteint à l'âge adulte, le cerveau a déjà acquis, à 7 ans, les 83 pour 100 de son développement, et de 7 à 14 ans, les 95 pour 100.

Si l'on représente par 1.000 le maximum de développement physiologique de l'encéphale, maximum qui a lieu dans la période de 30 à 40 ans chez l'homme, de 20 à 30 ans chez la femme, et qui peut être représenté chez le premier par le poids moyen de 1.366 grammes, et chez la seconde par celui de 1.238 grammes, il résulterait, d'après les calculs de Topinard, que l'encéphale augmenterait de 326 pour 1.000 dans la première année, de 59 pour 1.000 par an de 1 à 4 ans, de 4 seulement pour 1.000 par an de 14 à 30 ans.

Si ces données sont l'expression de la vérité, il se produirait après la forte croissance des premières années, un arrêt relatif, à la suite duquel, précisément à l'époque de la puberté ou la précédant de peu, surviendrait une reprise très sensible.

Dans ces évaluations auxquelles leur précision numérique donne une haute valeur, on trouve tracée presque schématiquement la division physiologique du travail intellectuel des enfants. Dans une période qui répond à l'accroissement formidable du cerveau, période dans laquelle tout le mouvement organique semble tendre à la construction de cet organe primordial, en prévision de la multiplicité des fonctions auxquelles il est destiné, l'éducation doit être, selon l'expression de Kant, *négative*. « En général, dit-il, il faut re-

« marquer que la première éducation doit être négative, c'est-à-dire qu'on doit ne rien ajouter aux précautions qu'a prises la nature, et se borner à ne pas détruire son œuvre... Il est bon d'employer d'abord peu d'instruments et de laisser les enfants apprendre par eux-mêmes. »

De quatre à sept ans, le mouvement de croissance du cerveau subit comme un temps de repos. Cette croissance ne va plus être que relative. L'organe est prêt à recevoir les impulsions éducatrices. Les facultés naissantes sont sous la dépendance absolue des sens. Il s'agit plutôt pour le cerveau de l'enfant d'emmagasiner que d'élaborer les impressions reçues. C'est à cette période de la vie que l'éducation, suivant Montaigne, doit triompher. L'illustre moraliste réclame un enseignement naturel et non « livresque » ; il préconise « l'instruction par les choses qui tombent sous les sens, celles au milieu desquelles nous nous trouvons placés ». « Des choses, des choses ! trop de mots ! » s'est écrié Rousseau.

Gardons-nous d'imposer à nos enfants un travail abstrait. Il faut n'admettre celui-ci qu'à partir du jour où l'intelligence, développée par l'exercice préalable des sens et par l'habitude de penser est assez forte pour être capable de concevoir les abstractions.

Redoutons par-dessus tout la surcharge des programmes qui conduit au surmenage du cerveau.

Il y a près de soixante ans qu'Herbert Spencer écrivait les lignes suivantes qui sont toujours vraies : « Les nécessités de la vie moderne exercent

« une pression de plus en plus forte sur l'homme
« de tout âge. Dans toutes les professions, dans
« toutes les affaires, une compétition de plus en
« plus ardente met à contribution les forces et les
« capacités de chaque adulte; et pour mettre les
« jeunes gens en état de soutenir plus tard cette
« compétition, on les soumet à une discipline in-
« tellectuelle plus sévère qu'autrefois. Le mal est
« double. Les pères, qui ont à lutter vigoureuse-
« ment pour n'être point écrasés dans l'arène in-
« dustrielle, commerciale, etc., et qui dans le
« même temps où ils supportent ce désavantage
« ont à subvenir aux dépenses considérablement
« accrues de leur maison, sont obligés de travail-
« ler toute l'année depuis le grand matin jusqu'à
« une heure tardive du soir, de se priver d'exer-
« cice et d'abrégé leurs vacances.

« Ils transmettent à leurs enfants une consti-
« tution affaiblie par cet excès d'application. Et
« après cela ces enfants, comparativement faibles,
« prédisposés à succomber sous la pression d'un
« travail extraordinaire, ont à suivre un cours
« d'études infiniment plus étendu que celui
« qu'avaient à suivre, chez les générations pré-
« cédentes, des enfants qui n'avaient point été
« d'avance affaiblis.

« Les conséquences désastreuses qui étaient à
« prévoir sont visibles de tous côtés. Allez où
« vous voudrez, partout on vous parlera d'enfants
« ou de jeunes gens des deux sexes dont la santé
« a été plus ou moins altérée par le trop d'études.
« Ici, vous voyez que les médecins ont prescrit
« une année de séjour à la campagne pour réparer

« le système ainsi débilité; là, c'est une conges-
« tion chronique du cerveau, qui dure depuis plu-
« sieurs mois et qui menace de durer encore long-
« temps; ailleurs encore, c'est un jeune homme
« dont il a fallu interrompre les études et qui,
« depuis qu'il les a reprises, est sujet à des éva-
« nouissements dans la salle de classe. Nous ci-
« tons là des faits que nous n'avons pas cherchés
« et qui sont tombés sous nos yeux dans notre
« entourage même. » (*Traité d'éducation*, ch. IV.)

Le surmenage dans les écoles, joint aux influences héréditaires, à une époque où la lutte pour l'existence provoque tant de troubles nerveux chez les parents, amène chez un tiers de la population enfantine, un état de susceptibilité nerveuse anormal.

Que faire pour remédier à cet état de choses? Les remèdes sont simples. Tout le monde les connaît. Personne n'ose endosser la responsabilité de les appliquer.

Les enfants et les adolescents ne dorment pas assez. Il leur faut neuf heures de sommeil. Si on ne leur en donne que huit ou sept, ils dormiront en classe ou à l'étude. Il est préférable de les laisser dans leur lit. Huit heures de travail quotidien bien employées sont un maximum pour les jeunes gens; cinq heures suffisent aux enfants avant la douzième année. Pendant la période de lutte qui précède les examens, on peut atteindre neuf heures de travail. C'est une concession qui n'est pas recommandable.

Le tiers de la journée doit être consacré aux repas, à la toilette, aux récréations, aux jeux,

aux exercices physiques, aux arts d'agrément. Les élèves mangent trop vite; leurs ablutions sont trop sommaires. Les récréations seront consacrées moins à la gymnastique pure qu'aux jeux qui développent l'agilité et l'adresse. Une piscine de natation chauffée et dotée de profondeurs variées, pour permettre aux enfants de tout âge de s'y baigner, devrait être construite dans chaque lycée. Des cabines seraient disposées autour du bassin. Une semblable installation permettrait d'assurer la propreté des élèves tout en les fortifiant et en les divertissant. Les anciens prétendaient que le degré de civilisation d'un peuple se mesurait au nombre de ses piscines. Ils nous classeraient aujourd'hui au nombre des barbares.

La diminution du nombre des heures consacrées au travail intellectuel doit avoir pour corollaire la réduction des programmes. Cette réduction est une nécessité reconnue par les hommes compétents. Malheureusement, ces programmes sont si parfaits que rien de ce qu'ils renferment ne paraît inutile. Il faut cependant les écourter. Les maîtres doivent préparer nos enfants pour les luttes de la vie et non pour les examens. Après six ou huit ans passés à écouter, à copier et à réciter, ils ne savent plus penser.

C'est affaire aux professeurs à régler judicieusement l'emploi des huit heures de travail. La division du labeur étant une loi de civilisation, il faut, à partir d'une base commune, que l'éducation se spécialise, que les programmes particuliers se limitent, que l'élève ne se dépense pas en dehors de la voie qu'il a choisie.

Tout le monde reconnaît l'urgence des mesures à prendre; malheureusement le surmenage intellectuel a des auxiliaires puissants qui sont l'habitude, les traditions universitaires, le zèle des professeurs, l'émulation des écoliers et l'amour-propre des parents.

Les professeurs gavent de leur mieux les élèves; il y a un programme à réaliser; comme ils sont la conscience même, ils le réalisent. Nos enfants auxquels l'éducation scolaire devrait se borner à donner une bonne méthode, des connaissances limitées, mais précises et, par-dessus tout, le goût du travail, sont, au contraire, tenus de tout apprendre, sans doute pour n'avoir plus, dans l'avenir, la jouissance délicate d'ajouter tous les jours quelque chose au petit capital si péniblement amassé au lycée.

« Mon fils, disait le chancelier d'Aguesseau à son fils aîné, au moment où il allait quitter le collège, vos classes sont terminées, vos études commencent. »

Mais les parents d'aujourd'hui connaissent la dureté de la vie moderne. Ils veulent ouvrir promptement une carrière à leurs fils; ils veulent également qu'ils soient des petits prodiges, cela flatte leur amour-propre.

On a diminué les heures d'études, mais on a eu le tort de ne pas diminuer les programmes, de sorte que le surmenage intellectuel est aujourd'hui poussé à un point extrême.

« Notre enseignement, écrit Jules Payot, est une revue à bride abattue. L'élève est toujours en sursaut, toujours courant, fait tout à la

« va-vite, sans se donner le temps de souffler
« Un torrent tumultueux, voilà le symbole de leur
« éducation... Qu'on examine le programme de
« première de l'enseignement secondaire des gar-
« çons, élaboré en 1902, il y a 31 semaines de
« travail. Chaque semaine compte, pour la litté-
« rature, trois classes d'une heure; il est difficile
« de consacrer la moitié de ce temps à l'expli-
« cation des auteurs. A peine peut-on, en se hâ-
« tant, étudier une soixantaine de belles pages
« dans l'année. Or, le programme porte vingt-
« neuf auteurs... » Et plus loin, ce maître
ajoute : « Nous avons dans nos classes beau-
« coup de neurasthéniques, de nerveux, de dé-
« primés pauvres de volonté. L'enseignement,
« alourdi par la nécessité de stimuler les traî-
« nards, sacrifie l'élite aux médiocres. »

Mais à quoi bon multiplier ces citations empruntées à l'*Apprentissage de l'Art d'écrire*. Ce livre précieux mériterait d'être cité en entier.

Je viens de parler de l'allègement des programmes, mais cette mesure ne serait même pas un préservatif suffisant. Tant qu'il y aura beaucoup de candidats et peu de places, le travail restera acharné, quelque restreint que puisse être le terrain de la lutte.

L'allègement des programmes!... L'Université fait tous les cinq ou six ans, un effort dans ce sens. Le ministre prend des engagements dans ce sens. Le remaniement a lieu et quand il est terminé, on constate qu'il s'est traduit, en fin de compte, par une augmentation de charges. Pourquoi? Parce que les auteurs responsables du pro-

gramme sont des spécialistes éminents dans leur ordre, qui prennent toujours la défense de leur spécialité. Tous réclament leur part et s'efforcent de la faire aussi importante que possible. Ceux qui sanctionnent ces programmes constituent un aréopage d'une cinquantaine de personnes indiscutablement intelligentes et dévouées au bien public, mais écrasées par cent occupations accessoires, en dehors de leur besogne propre.

Si vous êtes curieux de faire une expérience, allez trouver le proviseur d'un lycée. Parlez-lui des dangers que le système actuel d'enseignement fait courir à la santé des enfants. Il sourira doucement avec l'air de dire: « Parlez toujours, « mon ami, vous m'intéressez... Mais vous n'y « connaissez rien... ce n'est pas à moi que vous « apprendrez quelque chose en matière d'éducation... »

Il faut d'ailleurs reconnaître que l'Université ne peut pas toute seule faire la revision des programmes. Des écoles spéciales dépendent de la Guerre, d'autres de la Marine. Les programmes par lesquels on y accède ne sont pas l'œuvre de l'Université. Il faudrait qu'une entente s'établisse entre trois départements ministériels! Ce miracle se réalise si rarement qu'on ne manque jamais de le signaler quand il se produit. Quarante-vingt-dix-neuf fois sur cent, les commissions mixtes chargées d'alléger les programmes, président à des enterrements de première classe.

Les réformes nécessaires ne viendront pas de l'Université. Elle ne se réaliseront que le jour où l'impulsion partira des pouvoirs publics. Mal-

heureusement tous les ministères n'ont pas une durée assez longue pour mener à bonne fin les projets qui demandent de la persévérance et du temps. On a fait une loi pour limiter le travail des enfants dans les usines. Pourquoi n'en ferait-on pas une autre pour réglementer le travail dans les écoles? Elle intéresserait les cinq millions d'enfants des écoles primaires et les 120.000 élèves des lycées et des collèges. C'est la santé et l'avenir de la population française qui sont en jeu.

Le législateur devrait se garder de rédiger des programmes. Il se contenterait de poser des principes généraux. L'Université ferait le reste.

Ces principes généraux sont brefs; l'hygiéniste les formule ainsi:

Fixer très strictement la durée du temps consacré au travail et aux récréations;

Rendre les exercices du corps obligatoires, c'est-à-dire les faire entrer comme éléments dans les examens d'aptitude et dans les concours, en leur attribuant un coefficient assez élevé pour que les élèves aient intérêt à s'y rendre habiles. Ils trouveront dans leur pratique régulière, la vigueur et la santé qui leur manquent aujourd'hui;

Déterminer une limite d'âge pour chaque classe, chaque examen, chaque concours d'entrée dans les écoles spéciales;

Réduire les programmes au strict minimum, afin de donner aux enfants une instruction moins étendue, mais plus solide.

On rachètera ainsi par la vigueur et la santé ce qui manquera du côté de l'érudition.

A tout prendre, pour faire un homme vraiment apte à la vie, vraiment utile au pays, mieux vaut moins d'algèbre et plus de force et d'agilité. Dans un pays qui veut vivre, il est préférable que les citoyens soient résistants à la fatigue, préparés aux luttes et aux privations, doués d'un cœur solide, plutôt que ferrés sur les théories philosophiques du jour.

Nous n'avons plus le choix.

Il est temps d'aviser si nous voulons que les générations de l'avenir soient à la hauteur des devoirs qui leur seront imposés par le destin. Les rhéteurs ont fait perdre à une génération le sens de l'indépendance qu'ils confondaient avec l'anarchie et celui de la force physique qu'ils assimilaient à la brutalité. On opprime nos enfants sous le poids des programmes, on les dégoûte du travail par l'abondance des matières, on ruine leur élan par une discipline insensée. Quand ils franchissent les portes du lycée ou de l'école, ils ne savent plus ce que c'est que l'action. Dans la vie, cependant, ils devront agir résolument, avec décision et avec cœur.

CHAPITRE VI

LA DEMI-INSTRUCTION

Déséquilibre permanent des demi-savants. — La sursaturation des candidats et le grossier subterfuge de la mémoire. — Demi-scepticisme et engouements des demi-savants. — Ignorance du réel. — Adoration du convenu. — Culte de l'insignifiant, abandon de l'essentiel. — Impuissance à observer. — Vague de la forme. — Imprécision de l'idée. — Les leçons du livre et les leçons de l'art.

Rien n'aveugle plus le bon sens que la vanité de la demi-science. L'ignorance qui se sert d'une lumière d'instinct est préférable. Les hommes simples qui vivent dans un cercle restreint, ont, sur les autres, la supériorité d'embrasser l'ensemble de leur petit monde, embryon du grand. Généralement, leurs jugements sont naïfs et portés sans idée préconçue. Ils sont modestes dans leur maigre savoir. L'action du vrai les pénètre candidement et les émeut jusqu'aux larmes.

Les demi-savants se trouvent dans un déséquilibre perpétuel entre ce qu'ils ont appris et ce qu'ils ne devinent pas. Obnubilés par le peu qu'ils savent, ils ne voient pas le reste. Leur science incertaine ressemble à ces lumières trop rares,

dispersées la nuit dans les rues des petites villes provinciales. Elles éclairent à quelques pas, mais le principal, l'ensemble de la ville, l'ensemble des choses reste dans l'ombre. Le croissant de la lune, si mince soit-il, vaut mieux, parce qu'il éclaire d'en haut et qu'il répand sa lueur sur toute la cité! L'ignorant de bon sens qui voit clairement un petit tout, ignore la redoutable manie de la curiosité. Il n'y a, au-dessus de lui, que celui qui embrasse le grand tout.

Dans sa modeste sphère, il peut avoir sa petite part de génie et participer au génie d'un grand peuple. Un enseignement incomplet le gênerait en rétrécissant sa vision.

Dans nos écoles, dans nos lycées, dans nos universités, l'éparpillement, exclusif de tout approfondissement, apparaît comme la culture par excellence. La terrible bibliographie s'est implantée en maîtresse; elle règne; elle opprime les esprits. Le centième des lectures qu'il faudrait faire, représente un effort colossal, absolument disproportionné avec les résultats. Les leçons véritablement démentes que reçoivent nos enfants, impliquent le travail au galop, la médiocrité superficielle et la dispersion de l'esprit.

Les candidats aux concours se présentent devant les jurys, sursaturés de lectures non digérées, et dépourvus pour la plupart de personnalité. Ils sont esclaves de leurs souvenirs et de leurs notes.

L'esprit est asservi aux connaissances. Nous semblons avoir oublié l'effort victorieux. Passifs, accablés, vaincus d'avance par les hordes sans cesse plus nombreuses des bibliographies entas-

sées, nous succombons. Il suinte de notre formidable production écrite la faiblesse et la débilité. Le travail admirable de droiture, de scrupule et de modestie des maîtres français du dix-septième siècle a fait place à l'amoncellement documentaire allemand, si propice aux médiocres. La simplicité puissante, l'énergie créatrice de l'esprit, la foi ardente, l'orientation de toutes nos forces vers la vérité: voilà ce qu'il faut faire renaître. Voilà l'autre victoire.

L'apparence, la simulation de l'effort et le grossier subterfuge de la mémoire se sont substitués depuis trop longtemps à l'énergie vivante de l'attention. C'est à leur patience tenace, c'est à leur offensive décidée que nos fils, comme leurs pères, devront de remporter les plus belles victoires. Une haute culture ne se contente jamais des résumés inertes conçus dans la torpeur de l'énergie.



La demi-instruction retentit sur le moral d'une manière si directe qu'elle crée un état d'esprit funeste. Elle s'accompagne constamment de ce demi-scepticisme qui empêche de tenir à quoi que ce soit. On ne hasarde plus un jugement catégorique sur n'importe quel sujet sans l'atténuer aussitôt par un: « Après tout, c'est peut-être le contraire », qu'on trouve spirituel et qui ne l'est pas. On n'a pas l'air de tenir à son opinion, à son goût, à sa personnalité, à sa race, et presque à son pays! Le passé et l'avenir ne méritent pas d'être pris au sérieux.

Rien de ce qui se passe autour de nous, ni les événements les plus caractéristiques, ni les catastrophes, ni les périls, ni les grandes découvertes qui bouleversent le monde ne sont dignes d'arrêter l'attention d'un citoyen conscient ou d'un snob. Nous sommes des gens délicats, bien élevés et rien n'a d'importance en soi. La violence est triviale. Ne soyons donc pas violents. Nos indignations, nos révoltes sont inélégantes. Plus de phrases directes, plus d'accusations précises, plus de somnations nominales. Fermons doucement les yeux sur tout ce qui n'est pas joli, sur la concussion d'un fonctionnaire, sur la trahison d'un politicien, sur la corruption d'un magistrat. Ne blâmons pas les coquins. La vie, quand elle est trop honnête, les actions quand elles sont trop droites, sont presque des exagérations.

C'est encore la demi-instruction qui nous fait goûter quantité d'écrivains étrangers. Un penseur scandinave, un peintre bâlois, un musicien germanique, un poète hindou, un romancier moscovite, un danseur thibétain... parlez-nous de cela. Les producteurs indigènes n'ont rien dans le ventre à côté d'eux. Avant la guerre, on n'applaudissait plus que les opérettes françaises retour de Vienne; on n'ingurgitait que des remèdes approuvés par Berlin; on ne regardait une danseuse étoile que si elle s'affublait d'un pseudonyme slave; on n'achetait les bibelots fabriqués à Paris ou à Saint-Denis que s'ils portaient une marque américaine.

C'est la demi-instruction qui détourne nos jeunes filles de la seule science qui leur serait vrai-

ment nécessaire; il faut entendre par là, la bonne et honnête science de la vie matérielle. C'est elle qui leur a enlevé la notion exacte du bon sens, si profondément inscrite jadis dans l'âme de nos grand'mères. Nos filles savent-elles encore qu'elles sont nées pour répandre le bonheur autour d'elles, qu'il doit faire bon vivre dans leur maison et que tout doit y être agrément? Elles font les dégoûtées quand il s'agit de toucher un balai ou une casserole. Elles flattent notre raffinement, elles sont de délicieuses compagnes à l'heure du thé; elles savent tout; elles le disent avec charme; leurs paradoxes nous font passer de bons moments; on les admire; mais on ne les épouse pas, car on ne sait pas si leurs jolies petites mains contiennent une réserve de bonheur, de sécurité et de paix familiale.

Le bon Chrysale, avec son rire jovial et son pot-au-feu, n'est pas mort. Il déclare toujours que sa guenille lui est chère. Nous sentons tous comme lui. Une maison bien réglée et paisible, une cuisine appétissante, du linge soigné, une sage économie réglée par une ménagère entendue qui voit et prévoit, sont un doux canevas pour tramer une agréable existence.

Nos demi-savantes trouvent cette science ménagère indigne d'elles. Elle est bonne, tout au plus, pour les domestiques. Puisqu'elle n'est pas le fait de l'homme, pourquoi serait-elle celui de la femme? Elles ont tous les sentiments imaginables, sauf un qui est essentiel: l'amour de la maison. Mais elles font les délices des réunions mondaines, s'habillent divinement bien et meublent leur es-

prit à la Sorbonne ou au Collège de France! Qu'il y ait des maîtresses de chimie, de physique et d'histoire naturelle pour les filles du peuple et de la bourgeoisie, c'est bien! Mais qu'il y ait d'autres femmes qui sachent ce qu'est un poupon, à quels signes on reconnaît son développement normal et quelle hygiène doit être la sienne: c'est mieux.



On rencontre aujourd'hui assez fréquemment des jeunes hommes qui ont fait leur rhétorique, leur philosophie, leur droit, leur médecine; ils ont lu Bacon, Locke, Condillac, Kant, A. Comte, pour ne parler que des morts, et ils ont tout retenu. Ils ressemblent à ces chats qui, après avoir mangé une livre de beurre, ne pèsent pas plus avant qu'après le repas.

L'homme le plus savant est celui qui connaît le mieux le rapport des hommes avec les choses. L'homme le plus habile est celui qui sait le mieux en faire l'application. Apprendre à connaître les hommes et les choses, et, avant tout, à se connaître soi-même, est la première de toutes les sciences.

Que de fautes de conduite, que d'alarmes injustifiées, que d'espoirs déçus ou trompés seraient évités aux demi-savants, s'ils avaient la sagesse de noter exactement leur valeur propre. Nos jeunes gens ne regardent pas assez leur physionomie intérieure. Ils n'ont pas le temps; ils ne le font que par accident, lorsque la recherche de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel leur

laisse, d'aventure, quelques loisirs. L'évasion hors de l'animalité et les efforts vigoureux qu'ils font vers la vie de l'esprit sont exceptionnels. C'est par hasard qu'ils s'étudient eux-mêmes, qu'ils fondent avec leur expérience personnelle les notions morales venues du dehors. Depuis vingt ans, ils ont adopté les idées et les sentiments convenus qu'il est décent de paraître avoir. Il est impossible de dénombrer la foule d'esprits faibles dont un enseignement quelconque a partagé la vie en deux parts non superposables, le réel et le convenu.

Les demi-savants se reconnaissent à ce qu'ils n'apportent à l'observation de leur moi et des phénomènes naturels, ni sincérité, ni loyauté. On dirait qu'ils craignent de découvrir la vérité. Ils ont d'eux-mêmes une opinion avantageuse, généralement meilleure que celles de leurs amis. Ceux-ci qui voient juste, ont, pour les observer, des moyens pourtant bien imparfaits. Mais la vanité fausse toujours l'observation que les demi-savants peuvent faire de leurs sentiments. Ils conservent, dans la vie, l'habitude de mal regarder en eux-mêmes. Ils ne cherchent pas à se perfectionner. La vérité, si fuyante souvent, ne leur apparaît jamais claire. Ils n'ont pas de goût pour l'analyse intérieure; ils ne font pas effort pour se connaître.

Ils ne se précocoupent ni d'éloigner l'insignifiant, ni de subordonner le secondaire à l'essentiel. Mus par un besoin impulsif de juger vite, ils n'ont ni la résolution d'être impartiaux et désintéressés, ni la volonté de suspendre leurs jugements que la hâte rend inexacts.

Le vrai savant observe, il regarde nettement;

il va lentement au fond des choses. Au milieu du flux et du reflux permanent des idées et des images, il organise un centre d'attraction autour duquel les faits se groupent d'eux-mêmes.

Le demi savant ne sait pas observer. Le double tourbillon des idées et des impressions lui donne le vertige. Il ne sait pas regarder. Il n'a pas la passion du savoir, mais cette curiosité niaise qui se rassassie de circonstances secondaires et accessoires, et par suite, dénuées d'intérêt. Il ne prend pas toujours la peine de vérifier l'hypothèse provisoire. Son impulsivité le fait s'écarter des études patientes. Son imagination capricieuse, qu'il est incapable de maintenir près du réel, retourne à sa forme inférieure qui est le vague et l'imprécision. Il n'a pas le respect de la vérité; il ne l'a jamais rencontrée face à face. Il ne s'est jamais ployé aux faits. Il imagine quand il faudrait seulement regarder; mais il ne sait pas regarder. Il crée, il improvise, il ne se doute pas que créer et improviser sont des mots vides de sens; que tout est dans ce qui nous entoure et que l'important c'est de bien voir.



Ecoles... leçons... cours... doctrines... facultés... professorat... mots qui reviennent à chaque instant sur les lèvres de la jeunesse studieuse et qui synthétisent les préoccupations de la vingtième année. Sommes-nous sûrs que nous ne faisons pas fausse route en manifestant pour le livre, c'est-à-dire pour l'abstraction, un culte si universel? Si

l'on en croit certains thuriféraires dont l'encens est toujours précieux aux puissants du jour, le peuple n'a jamais reçu de leçons comparables à celles qu'on lui dispense aujourd'hui.

Sans doute, du cinquième au onzième siècle, nos ancêtres, peut-être plus heureux que nous, ignoraient le livre, la classe et le magister. On ne dispensait pas à tout venant la demi-instruction. On ignorait le supplice d'apprendre et de déchiffrer les textes obscurs aussi dépourvus de sens que d'intérêt. Le Moyen Age ne savait pas lire, mais il aimait la science éperdument et l'Eglise s'était ingéninée à satisfaire ce noble besoin. L'homme du peuple n'avait pas le livre, mais il avait les cathédrales qui marquent un apogée. C'est là que les simples fomentaient leur sensibilité jusqu'à l'extase. C'est là que les artisans exaltaient la flamme de leur génie.

Hier, les nobles esprits allaient prier sur l'Acropole; ils vivent aujourd'hui retirés dans les laboratoires qui sont des sortes de cloîtres et s'appliquent à asservir les forces inconnues de l'univers. Ils n'entendent plus la voix des ancêtres qui disait : « A Notre-Dame! » Jadis, la pierre s'était spiritualisée. Elle servait de cadre aux cérémonies somptueuses de l'Eucharistie et de la liturgie, qui avaient remplacé le *panem et circenses* de la canaille romaine.

« Dans le dessein des édificateurs, écrit Péladan, la cathédrale était un livre, un admirable
« livre d'images, le livre d'avant l'imprimerie, le
« livre de ceux qui ne savent pas lire, la bible
« des pauvres: et pour être exact, il vaudrait

« mieux dire que la cathédrale était une encyclo-
« pédie, une somme autrement étendue que celle
« de saint Thomas... Elle ne s'adressait pas seule-
« ment aux sens et à l'imagination, comme on
« a osé le prétendre; elle enseignait à penser,
« dans la plus haute portée du terme: c'était une
« chaire vraiment pédagogique, une chaire d'édu-
« cation et d'instruction simultanées. »

Des historiens terriblement spécialisés nous ont représenté le Moyen Age comme l'époque des patenôtres, de la superstition et du servage. Ils s'appuyaient sur des textes précis; ils amoncelaient les notes; ils entassaient preuves sur preuves. Mais tant de science, tant d'érudition, tant d'éloquence ne nous convainc pas. Malgré les Barbares, l'histoire de France demeure inscrite à Reims de manière impérissable; l'encyclopédie médiévale est tout entière contenue dans Chartres; la Légende Dorée est à Bourges; la Scholastique subsiste à Laon; la Cosmogonie s'apprend à Lyon; les Prophètes résident dans Amiens; la Vierge règne à Notre-Dame de Paris. La synthèse de l'univers est réalisée par les dix mille statues de Chartres, par les cinq mille personnages du vitrail, par ses gargouilles, ses grotesques et ses mascarons. Le présent, le passé, le devenir, la morale, les quatre pôles de toute recherche humaine se lisent clairement sur les murs des cathédrales. A Chartres, toujours, cent quarante-huit statues personnifient les vertus et les vices; mille quatre cent quatre-vingts autres évoquent l'histoire, depuis les patriarches jusqu'à la fin des siècles. En traçant le plan de son Histoire universelle,

Bossuet n'a pas suivi une autre conception que celle qu'a réalisée Vincent de Beauvais.

Nous nous adressons aujourd'hui à la mémoire. Jadis, les sculpteurs et les peintres verriers s'adressaient à la sensibilité. Leur catéchisme de pierre valait mieux que celui qu'on fait apprendre par cœur. Nos demi savants bourrés de lettres et d'algèbre, d'histoire et de géométrie, de grec et de sanscrit, de physiologie, de botanique et de chimie, pourraient-ils un instant soutenir la comparaison avec ces clercs modestes qui parlaient de l'infini presque aussi bien que saint Augustin, qui vivaient en intimité avec le mystère et de qui les pensées les plus familières étaient de celles que nous trouvons aujourd'hui sublimes? L'illettré lisait aussi clairement que le docte l'allégorie et le symbole offerts à ses yeux. La cathédrale était l'incomparable produit d'un art populaire, accessible à tous, au subtil comme à l'ingénu; elle imprimait une sorte d'égalité d'âme à tous les fidèles.

La grammaire, avec Donat et Priscien; la rhétorique, avec Cicéron; la géométrie avec Euclide; l'astronomie avec Ptolémée; la science occulte, avec Magus qu'escorte son dragon ailé; la musique, avec Pythagore, qui anime un carillon, hantent les voûtes de Chartres.

Telle était l'ignorance au treizième siècle! On ne voyait pas, comme aujourd'hui, le passant contempler, bouche bée, telle statue ou tel vitrail. L'évêque, l'architecte, le sculpteur de génie, le manouvrier et le théologien ressentaient également les accents pathétiques ou touchants du réalisme; ils comprenaient clairement l'allégorie et

les symboles; ils étaient familiers avec les thèmes employés, ils avaient une pensée commune. Ce fut l'ère radieuse de l'égalité dans la foi. L'inspiration était collective; nobles et manants concouraient à sa réalisation avec une égale ardeur. La cathédrale ignorait les distinctions sociales: si des rois peuplent la galerie de Notre-Dame, ils ne sont là que comme ancêtres de la vierge. La cathédrale est le véritable temple du socialisme; elle est l'expression géniale d'un vœu populaire, unanime et ardent. Elle est née d'un suffrage universel, singulièrement agissant et fécond. La seule aristocratie qu'elle reconnaisse est celle que confère la vertu. Elle console, elle exhorte, elle rafraîchit, elle promet, elle illumine... Elle est sortie d'une étroite communion entre l'élite et la masse.

Celui qui est en état de patenôtres, de superstition et de servage, c'est M. Homais, le demi-savant, le profanateur de l'art incomparable, de la civilisation merveilleuse du Moyen Age, le lecteur de livres.

CONCLUSIONS

Rien n'est plus digne de solliciter les méditations des philosophes et les investigations des savants que le renouvellement successif des formes vivantes, que la reproduction continuelle des mêmes êtres et des mêmes races, qui contiennent le principe d'une durée indéfinie. L'eugénique deviendra, sans nul doute, la science synthétique par excellence, à laquelle les peuples, menacés de mourir, seront contraints d'avoir recours, s'ils ne veulent pas retourner au néant.

Il convient qu'elle soit complétée par l'éducation de l'homme dont toutes les facultés ont également le droit de se développer. L'harmonie et la perfection doivent résulter de ce développement de chacune et de toutes. Si l'organisation de l'homme était parfaite, c'est-à-dire si toutes ses facultés étaient bien proportionnées, la direction de cette activité serait facile, et la loi physiologique ou morale découlerait de la constitution même de chaque individu. Mais il n'en est pas ainsi. Dans chaque homme, les différentes parties de l'organisation sont inégalement développées. Les facultés se ressentent toujours de cette inégalité. Les caractères varient à l'infini, comme les

talents, les penchants, les qualités et les défauts.

Le grand principe qui doit dominer la culture de l'homme est celui de l'*harmonie des fonctions*.

Satisfaire ses besoins, développer ses facultés, mais n'en sacrifier aucune; limiter enfin le développement de chacune d'elles par celui des autres; voilà le programme.

C'est avec raison que le biologiste nous dit: « Développez toutes vos facultés, *toutes*, et non pas une ou plusieurs, afin que chacune ait la part qui lui revient; afin que les instincts ne se substituent pas aux sentiments et ceux-ci à l'intelligence, ni cette dernière aux sentiments et aux instincts. »

Voilà un principe positif, simple, intelligible et fécond.

En d'autres termes, le moyen le plus direct d'améliorer l'espèce humaine est de montrer à chaque individu le véritable but de ses besoins, de ses affections et de ses sentiments, le mal qui résulte de leur direction vicieuse, le bien qui suit infailliblement leur développement harmonique. Alors seulement on pourra s'efforcer d'élever l'être humain jusqu'aux plus hautes conceptions de l'intelligence. Mais il ne faut pas s'attendre à être compris par la foule. Les masses sentent mieux qu'elles ne comprennent. De bonnes habitudes sont de plus sûrs garants de moralité chez elles que les plus sublimes principes.

Par une conséquence inévitable de notre organisation, nous sommes entraînés à l'action, beaucoup plus par ce qu'il y a en nous d'instinctif et d'aveugle, que par ce qui s'y trouve d'intellectuel

et d'éclairé. Notre intelligence entre pour beaucoup moins qu'on ne pense dans nos bonnes comme dans nos mauvaises actions. Lorsque nous commettons une action répréhensible, c'est généralement beaucoup plus par emportement que de propos délibéré. Nous sommes victimes d'une mauvaise tendance ou d'influences fâcheuses. Et nous ne nous en doutons pas, car ce que nous ignorons le plus ce sont nos penchants, nos qualités, et nos défauts, nos vertus et nos vices, c'est-à-dire notre organisation.

Nous appliquer à la connaissance de cette organisation et des fonctions qui s'y rattachent, les développer, rechercher les causes qui nous poussent à l'action : tels sont les moyens les plus certains d'obtenir une amélioration morale de l'espèce humaine et de faire de l'homme un être vraiment libre qui accomplisse le bien par une volonté ferme et éclairée.

**

J'espère avoir démontré qu'il est possible, par un plan de vie sagement combiné, d'agir sur la nature particulière de chaque individu. Mais si l'on peut utilement modifier chaque tempérament pris à part, on peut influencer d'une manière plus étendue et plus profonde sur l'espèce même, en améliorant, d'après un système uniforme, les générations successives.

Dans ce pays, l'hygiène ne doit plus se borner à tracer des règles applicables aux individus isolés, elle doit oser beaucoup plus ; elle doit consi-

dérer la race française comme un individu dont l'éducation physique est à faire et que la durée indéfinie de son existence permet de rapprocher sans cesse, et, de plus en plus, d'un type parfait, dont son état primitif ne pouvait donner l'idée; l'hygiène française doit, en un mot, s'attacher à perfectionner la race française.

Nous nous sommes occupés curieusement de rendre meilleures les races des animaux ou des plantes; nous avons cent fois remanié celles des chevaux et des chiens; nous avons greffé, transplanté, travaillé de mille manières les arbres de nos vergers et les fleurs de nos jardins, mais nous avons totalement négligé la race de l'homme. Ne nous touche-t-elle pas de près? Est-il moins essentiel d'avoir de beaux chevaux que des hommes vigoureux, des pêches parfumées, ou des chrysanthèmes monstrueux que des citoyens sages et bons?

Le temps est venu de suivre, à cet égard, un système de vues plus digne de notre époque de régénération. Osons, enfin, faire sur nous-mêmes ce que nous avons fait heureusement sur les races d'animaux domestiques; osons revoir et corriger l'œuvre de la nature. L'entreprise est hardie. Elle mérite tous nos soins. La nature elle-même semble nous l'avoir recommandée.

Et qu'on ne croie pas que dans ce nouvel état de choses, on finirait par produire, à la longue, une espèce d'égalité qui serait d'une insupportable monotonie. Chacun conserverait sa physionomie particulière, chacun aurait ses qualités prédominantes. Dans la race la plus perfectionnée

par une longue culture physique et morale, subsisteraient toujours des traits particuliers qui distingueraient les individus. Le tempérament comme la disposition personnelle des esprits et des penchants offriront éternellement des différences remarquées par les observateurs.

Mais quelque plan de détail qu'on adopte pour améliorer l'espèce humaine, il faudra commencer par étudier la structure et les fonctions des parties vivantes. Il faudra connaître l'homme physique pour étudier, avec fruit, l'homme moral. Plus on avancera dans cette voie d'amélioration qui n'a pas de terme, plus on sentira combien l'étude de l'eugénique est importante. C'est un sujet d'étonnement pour nous de constater que nos pères, qui passaient pour être éclairés, et qui l'étaient réellement à beaucoup d'égards, s'étaient peu souciés d'améliorer leur propre race.

Après cette guerre encore plus qu'auparavant, nous qui aurons mérité d'être heureux, qui le voudrons de toutes nos forces, qui le voudrons passionnément, nous espérons que l'eugénique améliorera puissamment notre condition présente. Mais cette amélioration sera lointaine.

En attendant cet âge d'or, nos fils n'ont, pour atteindre le bonheur, que la ressource de suivre le conseil que nous a donné Carlyle, c'est-à-dire « *réduire notre dénominateur* ». Carlyle prouvait clairement à quiconque est sorti de l'enfance et peut, dès lors, saisir la nature d'une fraction, que nos désirs sont à nos facultés dans le même rapport que le dénominateur d'une fraction est à son numérateur. La valeur d'une telle fraction

exprime, en termes précis, la somme du bonheur effectif dévolu à chacun de nous.

Il s'ensuit qu'il y a deux manières d'accroître ce bonheur, l'une en augmentant notre numérateur par l'accroissement des biens que nous possédons, l'autre en diminuant notre dénominateur qui n'est autre que la somme de nos désirs.

La première des deux méthodes est la seule que nous semblons comprendre, la seule que, d'ordinaire, nous tentons d'appliquer, bien qu'elle soit souvent hors de notre atteinte. La seconde, au contraire, si facile et si sûre, est délaissée, alors qu'elle est capable de nous offrir un résultat plus certain. Mais il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas choisie plus souvent, car il faut bien l'avouer, beaucoup d'entre nous n'ont pas le choix. Devant les exigences de la vie contemporaine, ils ont déjà réduit leur dénominateur à un chiffre merveilleusement infime.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CRAPITRE I. — La société contemporaine milieu de culture de l'être humain .	7
— II. — Les fondements de la morale .	21
— III. — Éducation des instincts . . .	30
— IV. — Éducation des sentiments . .	43
— V. — Les programmes déraisonna- bles et le surmenage des en- fants :	71
— VI. — La demi-instruction	90
CONCLUSION	102

Table Analytique de l'Ouvrage complet

PREMIER VOLUME

FORMATION DU CORPS — ÉDUCATION PHYSIQUE

CHAPITRE I^{er}. — Eugénique et Mariage

Influence du mariage sur l'hygiène individuelle et sociale. — Conditions d'un mariage eugénique. — Influence de l'hérédité et de la maladie sur la descendance. — Applications des idées eugéniques. — Descendance et consanguinité. — Eugénique et Callipédie.	7
---	---

CHAPITRE II. — Mariage et Sélection

Vitalité des races civilisées. — Rôle de l'affinité élective au point de vue de la sélection. — Descendance des unions sans amour. — Opposition entre l'intérêt de la race et l'individualisme. — Le célibat de l'homme et celui de la femme. — Amour et chasteté.	32
--	----

CHAPITRE III. — La Maternité protégée

Nécessité de protéger les mères contre les privations et la misère. — Inégalité de l'homme et de la femme sur le terrain économique. — Taux excessif de la mortalité infantile. — Détresse des mères dans la classe pauvre. — La loi française sur le repos des femmes en couches. — Rôle de l'initiative privée. — Sauvegarde de l'enfance par l'allaitement maternel.	47
---	----

CHAPITRE IV. — La Postérité détruite ou les causes de la dépopulation

La limitation volontaire des naissances. — Le suicide de la race française. — Enumération et examen des causes de la dépopulation. — L'attrait des villes et l'émigration des ruraux.	63
---	----

CHAPITRE V. — La Postérité sauvegardée ou les moyens d'enrayer la dépopulation

La lutte contre l'avortement criminel. — Quelques chiffres. — Les sanctions pénales. — Le néo-malthusianisme et le droit de faire sa vie. — L'expérience du village de Fort-Mardyck. — Réforme successorale de M. Rossignol. — On voudra des enfants le jour où ils rapporteront plus qu'ils ne coûtent. — Quelques palliatifs propres à s'opposer à la dépopulation. — Le véritable remède: prime échelonnée de 4.000 francs aux familles pauvres, à partir du second enfant.	74
--	----

CHAPITRE VI. — Méthodes d'éducation physique

L'éducation physique doit être éclectique. — Dosage des exercices. — L'équilibre physique aide à l'équilibre moral. — Déformation du corps humain par la sédentarité. — Le mouvement sous le soleil et les collèges d'athlètes. — La méthode naturelle d'éducation physique..... 89

CHAPITRE VII. — Éducation sportive

La bicyclette, le tennis, le football, le rowing, la natation, le golf, l'équitation, la chasse, les sports d'hiver, la boxe, la lutte. — L'exercice selon les forces, l'âge et les professions..... 111

CHAPITRE VIII. — Idées générales sur l'Alimentation

Influence capitale des aliments sur l'économie humaine. — Bilan des dépenses organiques et établissement des rations alimentaires. — Variation de l'alimentation selon l'âge, le sexe, les saisons. — Heure des repas. — Nécessité de proportionner le régime au travail..... 122

CHAPITRE IX. — Les œuvres d'alimentation et les régimes alimentaires

Pratiquement la question des régimes est une question économique. — L'enseignement ménager et les œuvres d'alimentation. — Régimes types des sédentaires et des sportifs. — Régime de réduction. — Régime végétalien. — Régime fructarien. — Régimes tristes. — Prescriptions religieuses relatives aux régimes..... 139

CHAPITRE X. — Valeur alimentaire et propriétés caractéristiques des aliments usuels

Les différentes chairs musculaires. — Le lait et ses dérivés. — Les aliments végétaux: les céréales, les légumes, le café, le thé, le cacao, les boissons, l'alcool, le vin..... 159

CHAPITRE XI. — Le vêtement et les extravagances de la mode

Gravité de la déperdition de calorique. — Rôle des tissus protecteurs. — Forme des vêtements. — Le vêtement féminin. — Les méfaits du corset. — Les extravagances de la mode et le sentiment du beau, 176

CHAPITRE XII. — La demeure salubre

Le logis du citoyen moderne. — La maison à gradins.
— Aération et chauffage. — Eclairage solaire et
artificiel. — La demeure salubre et la lutte contre
la tuberculose..... 189

CHAPITRE XIII. — Le surmenage et la science du repos

La vie contemporaine et le surmenage. — Une
science inconnue; la science du repos. — Le bilan
de l'usure nerveuse est exactement tenu par la
nature. — Le sommeil. — La régularité des habi-
tudes. — Economie des forces et thésaurisation
de l'énergie..... 205

CHAPITRE XIV. — L'homme et l'influence des climats

Relations étroites entre l'être humain et le milieu
dans lequel il vit. — Les climats déterminent les
formes — Pérennité des mêmes races sous les
mêmes climats. — Croisements eugéniques et croi-
sements stériles. — Le climat régulateur des
mœurs, des habitudes et des tendances sociales. —
Influence du climat sur les maladies. — Le climat
et les langues..... 217

CHAPITRE XV. — L'art de prolonger la vie

Historique des tentatives faites pour prolonger la
vie. — Evaluation de la durée de la vie humaine.
— Conditions naturelles de la longévité. — Causes
qui abrègent la vie. — Moyens propres à retarder
la décadence de l'organisme humain. — Préceptes
généraux susceptibles d'assurer la longévité..... 237

DEUXIÈME VOLUME**RÉFORME INTELLECTUELLE — RÉFORME MORALE****CHAPITRE I^{er}. — La Société contemporaine
milieu de culture de l'être humain**

Les deux écoles: celle de la foi et celle de la pensée
libre. — L'école de l'indépendance. — Fatalité
d'une évolution sociale progressive. — Scepti-
cisme et optimisme. — Nécessité d'une morale
rationnelle. 7

CHAPITRE II. — Les fondements de la morale

La morale basée sur l'étude de l'organisation maté-
rielle de l'homme. — Impossibilité de séparer le
physique du moral. — L'homme porte en lui,
dans sa constitution physique, les règles morales

de son existence. — L'équilibre des fonctions est la condition même d'une vie morale.....	21
CHAPITRE III. — Education des instincts	
Limite de satisfaction des besoins instinctifs. — Le besoin d'oxygène. — Le besoin de nourriture. — Le besoin de mouvement. — Le besoin de calorique. — Le besoin d'exonération. — Les penchants naturels à la lutte et à la possession. — L'instinct d'affection.....	30
CHAPITRE IV. — Education des sentiments	
<i>La bonté</i> : Crise du sentiment de bonté; les sports cruels. — <i>La quiétude d'esprit</i> : Opposition marquée entre cet état d'âme et le mouvement du progrès; le progrès dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. — <i>Le courage</i> : Fréquence de la bravoure; rareté du courage moral; importance de ce dernier. — <i>La charité</i> : L'opposition entre la charité et la solidarité; impuissance de la solidarité à neutraliser les haines. — Bien-être et bonheur. — Le progrès conditionné par la lutte pour la vie. — <i>L'hypertrophie du moi</i> : Individualisme et cabotinage.....	43
CHAPITRE V. — Les programmes déraisonnables et le surmenage des enfants	
Triomphe de l'intellectualisme. — La jeunesse et les qualités physiques. — Surcharge des programmes et travaux intellectuels. — Collaboration nécessaire des pédagogues et des hygiénistes. — L'éducation physique au lycée. — Progression du travail intellectuel et du développement cérébral et physique. — Nervosité des écoliers. — Le gavage des élèves. — L'allègement des programmes. — L'usure prématurée des jeunes générations.....	71
CHAPITRE VI. — La demi-instruction	
Déséquilibre permanent des demi-savants. — La saturation des candidats et le grossier subterfuge de la mémoire. — Demi-scepticisme et engouements des demi-savants. — Ignorance du réel. — Adoration du convenu. — Culte de l'insignifiant, abandon de l'essentiel. — Impuissance à observer. — Vague de la forme. — Imprécision de l'idée. — Les leçons du livre et les leçons de l'art.....	90
CONCLUSIONS	102

UER EPS
de Lille

Bibliothèque



004161



PAYOT et C^{ie}, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

P. DE COUBERTIN	
Essais de psychologie sportive.	3 50
D ^r CULLERRE	
Les enfants nerveux	3 50
D ^r HELME	
Notre santé.	3 50
D ^r COMBE	
Cours d'hygiène générale.	3 »
Comment se nourrir en temps de guerre . .	3 50
D ^r MOREL-PERNESSIN	
Le bréviaire du malade	3 50
D ^r MERMOD	
Hygiène de l'oreille, de la gorge et du nez .	1 50
L. WINZELER	
Hygiène de la bouche et des dents	1 50
D ^r BOURGET	
Hygiène de l'estomac et des intestins . . .	1 50
D ^r DIND	
Hygiène de la peau	1 50
M ^{me} MONNERON-TISSOT	
Hygiène du malade	1 50
D ^r MERMOD	
La voix et son hygiène.	1 50
D ^r EPERON	
Hygiène de l'œil	1 50
D ^r CHATELAIN	
Hygiène du système nerveux	1 50
D ^r BARD	
Hygiène du cœur.	1 50
D ^r JAQUEROD	
Les hémoptysies tuberculeuses	1 50